



GUDULE

LA BABY-SITTER



GUDULE

LA BABY-SITTER

# *L'Ombre de Bragelonne*

## SOMMAIRE

[Couverture](#)  
[Titre](#)  
[Sommaire](#)  
[Prologue](#)  
[Chapitre Premier](#)  
[Chapitre 2](#)  
[Chapitre 3](#)  
[Chapitre 4](#)  
[Chapitre 5](#)  
[Chapitre 6](#)  
[Chapitre 7](#)  
[Chapitre 8](#)  
[Chapitre 9](#)  
[Chapitre 10](#)  
[Chapitre 11](#)  
[Chapitre 12](#)  
[Chapitre 13](#)  
[Chapitre 14](#)  
[Chapitre 15](#)  
[Chapitre 16](#)  
[Chapitre 17](#)  
[Chapitre 18](#)  
[Chapitre 19](#)  
[Chapitre 20](#)  
[Chapitre 21](#)  
[Chapitre 22](#)  
[Biographie](#)  
[Du même auteur](#)  
[Page de copyright](#)

## PROLOGUE

Quand Maman fronce les sourcils, ça lui donne un regard triste. Mais l'expression de grande tendresse, d'ineffable douceur, demeure. Elle s'accentue, même.

— Vous aimez les enfants, n'est-ce pas ? s'enquiert-elle.

Le visage de Lucie s'épanouit :

— Je les adore !

Elles se sourient. La spontanéité de l'une est allée droit au cœur de l'autre.

Maman pose la main sur l'épaule juvénile que ne couvre, en ce mois d'août torride, que le coton léger d'un tee-shirt, et entraîne la babysitter avec des mines de conspiratrice. Toutes deux se penchent à la fenêtre qui donne sur le jardin.

— Regardez si elle est mignonne, ma Violette !

Au milieu du gazon parsemé de boutons d'or, une fillette est accroupie et joue avec un chat, auquel elle fredonne une comptine. Sa voix fluette s'élève, délicieusement fraîche dans la chaleur pesante de cette fin d'après-

midi.

— Une poule sur un mur  
Qui picore du pain dur  
Picoti, picota,  
Lève la queue et puis s'en va.

Frimousse mutine auréolée d'un friselis de boucles blondes, salopette rouge maculée aux genoux, polo rayé, baskets, elle semble sortie tout droit d'un livre d'images.

— Oh le petit amour ! s'extasie Lucie. Quel âge a-t-elle ?

— Bientôt neuf ans.

— Tiens ? Je lui aurais donné moins. Elle est si menue...

En entendant les voix, l'enfant lève la tête, aperçoit les deux femmes, et s'illumine. Ses pommettes rosissent, ses lèvres s'étirent comiquement, laissant apercevoir des quenottes nacrées. Elle bondit sur ses pieds.

— Cyril ! appelle-t-elle. Viens vite voir, elle est arrivée !

Un mouvement, dans l'arbre voisin. Les branches frémissent avec un bruissement léger, et un minois ravi écarte le feuillage.

— Youpi !

— Voilà le deuxième larron, roucoule Maman.

Le larron en question dégringole de son perchoir et rejoint sa sœur.

— Ils sont jumeaux ? demande Lucie.

Maman hoche affirmativement la tête.

— Comme vous avez de la chance ! s'extasie la jeune fille. C'est le rêve de toutes les mères.

Cyril et Violette se ressemblent comme deux gouttes d'eau : même taille, mêmes bouilles d'angelots, mêmes cheveux – bien que ceux de la fillette, plus longs, soient rassemblés, sur le sommet de son crâne, en une queue-de-cheval nouée par un ruban. Mêmes vêtements. Et une identique joie de vivre qui semble les baigner comme un rayon de soleil.

Se prenant par la main, ils gagnent la maison en courant. Le chat Anatole les suit, moins expansif mais sans doute aussi impatient qu'eux de découvrir la nouvelle venue.

— Bonjour Lucie ! crient-ils d'une seule voix, en débouchant dans le salon.

Et ils lui sautent au cou sans la moindre réticence. Anatole, pour sa part, se frotte contre les jambes de la jeune fille en ronronnant. On ne peut rêver meilleur accueil ! Touchée, la baby-sitter rend caresse pour caresse, bisou pour bisou, et le trio (le quatuor, plutôt !) fait connaissance, sous l'œil attendri de Maman.

— Je vous quitte, dit celle-ci, une fois les premières effusions passées, je vais préparer mes bagages.

Elle s'éclipse, laissant tout son petit monde assis sur le tapis pour une première – et prometteuse – prise de contact.

Allons, je n'ai pas trop de mouron à me faire, pense-t-elle en remplissant mélancoliquement sa valise. Le courant passe ; les gosses ont l'air enchantés. J'y suis pour quelque chose : voilà trois semaines que je prépare cette rencontre. Leur ai-je assez seriné que Lucie allait leur plaire et que ce week-end serait pour eux une formidable partie de plaisir ! Je me suis peut-être un peu avancée, mais ça leur évitera l'angoisse de la séparation.

Papa, qui la rejoint une demi-heure plus tard, la trouve presque détendue malgré l'imminence du départ.

Du salon montent des éclats de rire.

— Sympathique, cette petite ! apprécie-t-il. Et ravissante ! On dirait un peu Isabelle Huppert. Tu ne trouves pas ?

— En mieux, répond Maman. En plus pulpeuse.

Et elle se donne un dernier coup de peigne.

1

— Il était une fois...

Cyril et Violette frétilent de plaisir. Blottis côte à côte dans le grand lit de leurs parents – faveur exceptionnelle, accordée uniquement en cas d'absence de ces derniers –, ils ouvrent au maximum leurs larges yeux d'azur qu'ourle un semblable foisonnement de cils. Dans ces prunelles-là, toute l'attention du monde. D'un geste commun, leurs mains agrippent le bord de la couette, ramenée sous leurs mentons. L'abat-jour de tulle rose qui garnit la lampe de chevet plonge la chambre dans une semi-pénombre féérique.

— ... une fillette surnommée « le Petit Chaperon rouge » car elle s'habillait toujours de cette couleur. Un jour, elle se rendit chez sa grand-mère, qui habitait une maison au fond des bois, pour lui porter une galette et un petit pot de beurre...

— Tout ira bien, Lucie ?

La voix de Maman parvient du rez-de-chaussée. La baby-sitter s'interrompt, Cyril en profite pour chatouiller sa sœur, qui se tortille en protestant :

— Arrête !

— Pas de problème, madame Lalande. Vous pouvez partir tranquilles !

— J'ai mis le numéro de téléphone de l'hôtel sur la petite étagère de l'entrée.

— D'accord !

— S'il y a le moindre pépin, n'hésitez pas à m'appeler !

Elle est tout de même un peu inquiète. Clara, qui garde d'habitude les enfants, étant indisponible, l'agence a envoyé une autre jeune fille à sa place. Confier, durant tout le week-end du quinze août, sa progéniture à une inconnue, même fort avenante et chaudement recommandée par cette entreprise digne de confiance, n'est guère rassurant. Maman, de prime abord, a failli renoncer au congrès médical, pourtant prévu depuis belle lurette, auquel elle devait accompagner Papa. Devant l'insistance de celui-ci, elle a néanmoins fini par céder.

Par chance, Lucie, outre sa gentillesse naturelle, a l'air très compétente. Et les jumeaux l'ont adoptée d'emblée. De même que le chat.

— Dépêche-toi, ma chérie, nous sommes en retard ! s'impatiente Papa, déjà dans la voiture.

— Au revoir, mes poussins, soyez sages ! crie Maman à regret.

— Promis juré ! répondent les poussins en chœur.

Par la fenêtre entrouverte, que noie l'encre du crépuscule, parvient le bruit du 4 x 4. À l'oreille, Cyril suit la manœuvre : marche arrière devant le garage, demi-tour, débrayage, première, seconde, puis ronronnement régulier se perdant peu à peu dans le lointain.

— Les voilà partis, dit Lucie. Ils ne rentreront que mardi. Ça vous fait plaisir, qu'on passe trois jours ensemble ?

Avec un synchronisme parfait, les jumeaux hochent la tête.

— Oh, oui ! s'écrie Violette. Surtout si tu nous racontes des histoires !

— La suite ! revendique Cyril, en se réinstallant confortablement.

— La suite ! La suite ! réclame sa sœur en écho.

Dans le silence revenu, la baby-sitter reprend son récit. Tout autour de la vieille maison, la montagne cévenole s'assoupit. Après une étouffante journée, pleine de chants d'oiseaux et de crissements d'insectes, la nature s'apprête au repos. Même les chèvres errantes, broutant sur les pentes herbues, ont cessé leurs bêlements plaintifs et cherchent abri dans le creux des rochers.

— Où en étais-je ?

— Au petit pot de beurre pour la mère-grand, dit Violette qui connaît le conte par cœur, mais ne se lasse pas de l'entendre.

Lucie se concentre une seconde, puis poursuit :

— Pour se rendre chez sa grand-mère, donc, le Petit Chaperon rouge devait traverser une grande forêt. Or, qu'y avait-il, dans cette forêt ?

Un bizarre sourire aux lèvres, elle toise ses auditeurs.

— Le loup, dit Cyril.

— Le grand méchant loup, précise sa sœur, appuyant sur les adjectifs avec une sorte de volupté.

— Eh oui, le grand méchant loup ! reprend la conteuse sur un ton lugubre.

Et elle esquisse une abominable grimace, censée représenter l'animal. Les enfants se tordent de rire.

— T'es drôlement laide, comme ça ! constate Violette.

— Hooouuu ! fait Lucie, louchant, le nez froncé, les index figurant des cornes.

Avec de délicieux frissons, Cyril et Violette se serrent l'un contre l'autre.

— La forêt était profonde et sombre. C'était le soir. Les branches des arbres avaient l'air de doigts crochus prêts à vous agripper au passage. Derrière les taillis se tapissaient des bêtes féroces. La fillette marchait vaillamment : il fallait qu'elle arrive chez Mère-Grand avant l'obscurité, sinon elle se perdrait et serait dévorée par les monstres nocturnes.

Les jumeaux, subjugués, ne disent plus un mot. Violette s'agrippe à la main de son frère. Celui-ci retient son souffle, les pommettes cramoisies.

— Tout à coup...

D'un geste brusque, la baby-sitter se lève, brandissant ses bras recourbés dans une attitude menaçante. Surpris, les enfants sursautent nerveusement.

— ... une ombre se dressa devant elle. Cette ombre était énorme, velue, et ses yeux flamboyaient comme l'enfer.

— Le grand méchant l... loup..., bredouille Cyril, la bouche tremblante.

— Hooouuuuu ! Hooouuuuu ! renchérit la conteuse.

Violette cache sa tête sur l'épaule de son frère.

— J'ai peur, murmure-t-elle en reniflant.

— « Où vas-tu, mon enfant ? » demanda le loup.

De grave qu'elle était, la voix de Lucie prend une intonation aigrette :

— « Porter une galette et un pot de beurre à ma Mère-Grand qui habite la chaumière, tout là-bas. »

Puis se change en un grondement terrifiant :

— « Justement, j'y vais également. Prends ce chemin, je prends cet autre, et voyons qui de nous deux arrivera le premier ! »

La nuit est tout à fait tombée. Une brise légère fait bouger les rideaux. Au milieu d'un ciel sans étoiles, la lune luit, sphère parfaite. Une lune d'altitude, blanche et froide. Terriblement blanche, terriblement froide. Un astre mort.

*C'était par une nuit semblable. Lucie courait à travers la forêt sans regarder derrière elle, craignant à chaque instant d'entendre craquer les branches sous « ses » pas à lui. Elle fuyait droit devant elle, malgré les ténèbres qui peu à peu l'enveloppaient. D'étranges hululements hantaient la cime des arbres. On devinait, dans l'indiscernable tapis de feuilles mortes, des présences furtives : rongeurs aux dents aiguës, reptiles, insectes rampants. D'immondes grouillements pouvaient, à chaque instant, s'en prendre à ses chevilles nues. Qu'importe : lorsque la terreur vous habite, quand EN SOI s'ouvre l'abîme de l'effroi, les dangers extérieurs n'ont plus cours. À cet instant, l'adolescente eût sans sourciller traversé des nids de fourmis rouges, des colonies de scolopendres et de blattes, des troupeaux de rats affamés, pourvu qu'« il » ne la rejoigne pas.*

*Mais n'était-ce pas « son » souffle qu'elle percevait, non loin ?*

— Le Petit Chaperon rouge prit ses jambes à son cou et parvint rapidement en vue de la maisonnette. Elle regarda à droite, à gauche... pas de loup à l'horizon. Ouf !

— Ouf ! approuve Violette, de toute son âme.

— La fillette frappa à la porte : toc-toc. « Qui est là ? » demanda la grand-mère. « Moi, ta petite-fille ! – Tire la chevillette et la bobinette cherra ! » Le Petit Chaperon rouge obéit et entra dans la chaumière. Elle aperçut l'aïeule au fond de son lit, à moitié enfouie sous l'édredon, et ne put distinguer son visage. Mais elle reconnut son bonnet de nuit de dentelle et son lorgnon.

— C'est le loup qui s'est déguisé ! trépigne Cyril.

— Il a mangé Mère-Grand ! ajoute Violette, dans tous ses états.

Un curieux ricanement échappe à la baby-sitter.

— Il y avait du sang sur la couverture, annonce-t-elle.

Elle se redresse, et comme hallucinée montre la couette qui couvre les enfants :

— Du sang ! Du sang ! D'horribles traînées de sang dégoulaient partout !

Un vent d'épouvante passe sur les jumeaux. Muets, tétanisés, ils ne perdent pas une miette du spectacle.

Lucie maintenant arpente la chambre. Elle se baisse, feint de regarder sous le lit.

— Et là, là ! s'écrie-t-elle. Savez-vous ce qu'il y a, là ? Des débris de cadavre à moitié rongés. Une main arrachée qui traîne, la paume en l'air. La main de Mère-Grand, avec ses jolis ongles nacrés et son alliance en or. Et un morceau de visage ensanglanté dont l'œil, échappé de l'orbite, a roulé sur le sol.

— C'est pas vrai ! braille Cyril. Tu dis ça pour nous foutre la trouille !

Mais il se penche quand même, histoire de vérifier. Bien entendu, la moquette est toute propre, et le seul « macchabée » qu'il y aperçoit est un ours en peluche, tombé par mégarde du coffre à jouets. Et une bille d'agate.

Lucie éclate de rire :

— Évidemment, gros bêta, que ce n'est pas vrai ! Tu ne crois tout de même pas aux contes de fées, à ton âge ?

— Bien sûr qu'on n'y croit pas, fanfaronne Violette. On fait juste semblant !

N'empêche qu'elle est toute tremblante.

— Il faut dormir, maintenant, décide Lucie en tapotant les oreillers.

*N'était-ce pas « sa » respiration, haletante, bestiale, chargée d'un atroce désir, qui trouait la nuit ?*

— Je sens que je vais faire des cauchemars, proteste Cyril.

La baby-sitter éteint la lumière, puis, le doigt sur la bouche, se penche vers les loupiots.

— Pas de cauchemars, c'est interdit ! murmure-t-elle.

Les petits bras de Violette emprisonnent son cou.

— Alors, faut que tu nous embrasses très, très fort !

La baby-sitter s'exécute de bonne grâce, posant des baisers sonores un peu partout, sur les minois offerts. Oh, ces nez coquins, ces joues duveteuses, ces fronts encombrés de mèches folles !

— Vous êtes trop choupinets ! glousse-t-elle. On vous mangerait !

— Comme le loup ? demande Cyril.

— Comme le loup, miam, miam, miam !

Lucie feint de le mordre, il se débat en riant aux éclats.

— Moi aussi ! revendique Violette, tendant son petit cou de moineau.

Un ultime câlin, puis, sur un « chut » sévère, Lucie sort de la chambre. Par la fenêtre entrouverte, un rayon de lune s'insinue. Blanc. Et froid. Une lumière d'astre mort sur des enfants vivants.

## 2

Elle a beau serrer les paupières de toutes ses forces, Violette n'arrive pas à trouver le sommeil. Impossible de se détendre, avec ces images qui remplissent sa tête !

Elle se voit, en imagination, vêtue de son anorak rouge à capuche et de sa salopette bordeaux. À son bras est accroché le panier à fruits de Maman, contenant une part de tarte et une plaquette de beurre. Sans oublier le camembert : Mémé raffole du fromage. Et aussi une canette de bière, pour faire passer tout ça.

À propos de Mémé... elle en a, une drôle de bouille ! On dirait que des poils lui ont poussé partout. Elle n'était déjà pas très belle avant, mais alors là !

— Bonsoir, dit Violette, t'as perdu ton rasoir ?

— Bonsoir, ma chérie, viens vite m'embrasser !

Violette déteste les bisous qui piquent. Quand Tonton Georges, qui est barbu, veut lui faire des câlins, elle s'esquive toujours en le traitant de hérisson. Mais Grand-Mère n'a pas le sens de l'humour. Si sa petite-fille la repousse, elle risque de se vexer, et adieu la Barbie qu'elle lui a promise pour Noël.

À contrecœur, Violette s'avance, mais ne peut s'empêcher de remarquer :

— Comme tu as une grosse voix, Mémé ! T'es enrhumée ?

La vieille dame toussote, ce qui confirme l'impression de la fillette, et répond :

— C'est pour mieux te parler, mon enfant !

Derrière ses lunettes, ce n'est pas son regard habituel. D'abord parce que ses sourcils sont beaucoup plus touffus, et surtout à cause de l'éclat pourpre, très inquiétant, qui émane de sa cornée. Violette commence à se sentir vraiment mal à l'aise.

— Ton rhume te donne de la conjonctivite ? risque-t-elle timidement.

Mémé ne répond pas.

— T'as les yeux tout gonflés, insiste Violette.

— C'est pour mieux te regarder, mon enfant !

En disant ça, la vieille dame lève la tête et son bonnet bascule. Violette se fige aussitôt. Elle n'avait jamais remarqué que sa grand-mère ressemblait autant à un chien !

— Comme... comme tu as de grandes oreilles, Mémé ! bafouille-t-elle, la gorge serrée.

— C'est pour mieux t'écouter, mon enfant !

Mère-Grand sort son museau de sous la couette et sourit. Elle a une truffe et des moustaches. Deux canines apparaissent aux coins de sa bouche, énormes et jaunes, terriblement pointues.

Un froid glacial envahit la fillette. En un éclair, elle réalise l'effroyable vérité : ce n'est pas Mémé qui est dans le lit, mais quelqu'un qui a pris sa place.

Et ce quelqu'un n'est autre que... LE LOUP !

— Comme tu as de grandes dents. Mémé ! braille-t-elle en faisant volte-face.

La réponse n'est qu'un hurlement :

— C'est pour mieux te manger, mon enfant !

Déjà, l'animal est sur elle. Un bond prodigieux l'a projeté hors du lit, et il lui atterrit entre les omoplates. Elle tombe face contre terre, écrasée par le poids.

— Au secours, au secours !

Elle l'entend saliver au-dessus d'elle. De la bave lui coule dans le cou. « Miam miam ! » éructe l'animal qui se régale d'avance. Une ignoble convoitise rend ses gestes fébriles. Violette tente de se débattre, mais des griffes acérées lui labourent les épaules. Des dents se plantent dans sa nuque. Une atroce douleur lui cisaille le dos. Elle s'évanouit.

Mais juste avant de sombrer, elle a le temps d'apercevoir, sur le plancher maculé, les restes de sa vraie Mémé. Vision abominable : la douce vieille dame n'est plus qu'une carcasse dépecée, une immonde bouillie. De son ventre crevé, les boyaux se déversent, encore palpitants. Des grappes de mouches y butinent, pondant leurs asticots dans les salmigondis visqueux, à grand renfort de bourdonnement.

Le bourdonnement augmente, augmente, devient insupportable. Il harcèle Violette à travers son inconscience, lui vrille le cerveau, l'emplit à ras bord d'une rumeur obsédante. Que ce bruit cesse, par pitié, il va la rendre folle !

— Cyril, tu ronfles !

Un gros pinçon réveille l'inconvenant dormeur.

### 3

Il fait grand jour quand les jumeaux émergent.

De la cuisine monte une appétissante odeur de café et de pain grillé. Lucie fredonne en s'affairant. Elle a une jolie voix, une voix de fraîche jeune fille, de grande sœur, de petite maman improvisée, rassurante comme tout.

— Tu la trouves comment ? demande Violette en s'étirant.

— Qui ça ?

— Ben Lucie, eh banane !

— Très jolie, affirme Cyril avec une gravité de mâle.

Aucun doute là-dessus. C'est une rouquine pulpeuse, à la peau diaphane tavelée d'une infinité de taches de son. Un nez retroussé et des prunelles rieuses, étirées à l'horizontale, confèrent à son visage une candeur enfantine, que démentent les volumes d'une silhouette lourde, déjà mûre, vigoureusement charnelle.

— J'aime bien ses cheveux, acquiesce Violette. On dirait de la barbe-à-papa.

Cyril hausse les épaules :

— T'as déjà vu de la barbe-à-papa rouge, toi ?

— Bien sûr ! À la cerise !

— Ça n'existe pas !

— Si, si ! s'obstine Violette. Maman m'en a acheté, l'autre fois, à la kermesse.

— Menteuse !

La chanson s'interrompt soudain :

— Vous êtes réveillés, les mômes ? Dépêchez-vous, le petit déjeuner est prêt !

Ce genre d'invitation ne se répète pas. Oubliant leur chamaillerie naissante, Cyril et Violette bondissent sur leurs pieds, enfilent en vitesse les fringues de la veille et descendent quatre à quatre.

Lucie a dressé la table sur la terrasse, pour profiter du soleil. Au beau milieu d'une flaque de lumière, Anatole, voluptueusement étalé, ronronne à perdre haleine. Sous les rayons matinaux, la montagne resplendit.

Les deux enfants s'installent et remplissent leurs bols de chocolat au lait mousseux.

— Vous voulez des toasts à la confiture ? demande la baby-sitter, apparaissant, un plateau à la main.

Tandis que les gosses se jettent sur les tartines fumantes, elle embrasse le panorama. La maison est bâtie à flanc de coteau. À ses pieds, quelque trente mètres plus bas, une vallée où coule une rivière. En face, un contrefort rocheux dont le sommet se perd dans les nuages. Pas une habitation en vue, juste un chemin sinueux, difficilement praticable, rejoignant une route en lacet empruntée par de rares véhicules : un car biquotidien qui mène au plus proche village, distant de huit kilomètres, la Jeep des gardes forestiers, et le 4 x 4 de Papa et Maman.

— Faut aimer la solitude pour vivre dans un bled pareil, remarque Lucie.

— Avant on habitait à Paris, dit Cyril. C'était pas drôle, on n'avait même pas de jardin.

— Ni d'animaux, ajoute Violette, en se levant pour caresser Anatole.

— La ville ne vous manque pas ?

Les deux enfants hochent négativement la tête. Le souvenir qu'ils en gardent tiendrait plutôt du cauchemar : appartement exigu, rues bruyantes et embouteillées, squares surpeuplés, ciels gris de pollution.

— Ici, on peut faire ce qu'on veut, dit Cyril, la bouche pleine.

— Et on a un chat, ajoute Violette, en fourrageant joyeusement dans la fourrure de l'animal.

— Que font vos parents ?

— Maman écrit des livres. Elle dit toujours que moins elle voit de monde, mieux elle se porte. Et papa est vétérinaire. Il s'occupe des bêtes de la réserve.

Lucie étend la main en direction du paysage.

— C'est vrai que nous sommes dans le parc des Cévennes...

Magnifique sauvagerie d'une nature préservée, où foisonnent les espèces végétales rares et où se reproduisent en liberté les races animales les plus menacées d'Europe : loups, ours, lynx importés des pays de l'Est et réintégrés, à grands frais, dans leur milieu d'origine.

Violette, d'un petit air charmeur, interrompt la rêverie de la jeune fille :

— Tu nous racontes encore une histoire ?

Lucie de demande pas mieux. Au conservatoire, on leur dit toujours : « Profitez de toutes les occasions pour "faire de la scène" ! » S'improviser conteuse est un exercice appréciable. Et la jeune fille n'a pas à se forcer beaucoup pour retrouver, intacts au fond d'elle, les contes de Perrault et de Grimm qui ont bercé son enfance.

— Vous voulez *La Belle et la Bête* ? suggère-t-elle.

— Oh oui ! applaudissent les jumeaux.

Les voici tous trois assis en tailleur sur le sol, face à la montagne tutélaire. Cyril, qui a raflé le pot de marmelade d'oranges, y trempe un doigt qu'il suce consciencieusement, puis recommence. Entre les jambes de Violette, Anatole s'est affalé sur le dos, son ventre duveteux offert aux gratouillis.

— Un riche marchand avait trois filles. La cadette, prénommée Belle, était sa préférée. Un jour, partant en voyage d'affaires, il demanda à chacune de ses filles ce qu'elle souhaitait qu'il lui rapportât...

Dans le ciel d'un bleu intense, le soleil monte lentement.

— « Des robes », dit l'aînée. « Des bijoux », ajouta la seconde. Mais Belle ne demanda qu'une rose, une simple rose rouge, symbole d'amour éternel.

— Quelle idiote ! pouffe Violette en pointant son index sur sa tempe.

Un énergique coup de coude de Cyril la fait taire.

— Or, suite à une violente tempête, le bateau qui transportait tous les biens du marchand fit naufrage, et le pauvre homme se retrouva ruiné. Plus question, bien entendu, de bijoux ni de parures. Il rentra donc chez lui les mains vides, et à pied, car il avait dû vendre sa voiture et manger son cheval.

— Oh ! Le salaud ! s'exclame Violette.

— Il avait faim, l'excuse Lucie.

— Moi, je préférerais crever que bouffer Anatole !

— Je te rappelle que t'adores le steak tartare, signale Cyril, raclant le fond du pot.

— Chemin faisant, reprend Lucie, le marchand passa devant un château entouré d'un parc magnifique. Il se rappela alors le souhait de Belle, et poussa la grille qui n'était pas fermée. Devant lui s'étalait un parterre de roses pourpres. Il en cueillit une puis voulut s'en aller, mais la grille s'était refermée et, malgré ses efforts, il ne put l'ouvrir. Une voix retentit alors : « Cueillir mes roses est un crime ! Ce crime ne restera pas impuni : vous serez à jamais mon prisonnier ! » Et soudain, devant le marchand effaré, se dressa le maître des lieux. On ne voyait pas son visage, car il portait une cagoule noire.

— Brrr, frissonne Cyril, en reposant le bocal vide sur la table.

— C'est mieux qu'un film, hein ! lui glisse sa sœur.

Le garçonnet approuve énergiquement.

— Qui c'est qui t'a appris toutes ces histoires, Lucie ? Ta maman ?

La baby-sitter fixe, par-dessus la tête des enfants, les reliefs verdoyants de la montagne. La voilà muette, tout à coup.

— C'était ta maman, dis, Lucie ? insiste Violette, intriguée par son silence.

Toujours pas de réponse. Mais l'expression de la jeune fille est d'une dureté bizarre.

— Pourquoi t'as l'air fâchée ? demande Cyril.

Le regard de Lucie redescend vers les jumeaux :

— Vous êtes bien trop curieux, dit-elle sèchement. Ou vous écoutez la suite, ou vous posez des questions, mais pas les deux à la fois !

— Continue, dit Cyril. Et toi, Violette, la ferme !

— Aussitôt, le marchand se jeta à ses pieds pour implorer son pardon. « J'ai trois filles, gémit-il. Permettez-moi au moins de les revoir une dernière fois ! » Derrière les trous du masque, le regard du châtelain s'éclaira : « Trois filles, dites-vous ? Sont-elles jolies ? – Les plus charmantes qui soient ! – Alors, rentrez chez vous, et envoyez-moi l'une d'elles pour vous remplacer. Mais attention, je vous ai jeté un sort. Si dans un mois, jour pour jour, elle n'est pas ici, vous mourrez dans d'atroces souffrances. »

De la vallée s'élève un léger ronronnement. La conteuse s'interrompt :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le car, dit Violette.

— Le dernier, précise son frère. Après, il n'y en a plus jusqu'à la fin du week-end.

— Quel trou perdu ! ronchonne Lucie, avant de reprendre : De retour chez lui, le marchand narra son aventure à ses filles. « Pas question que je devienne otage à votre place, dit l'aînée. Je vais plutôt chercher à faire un riche mariage, puisque je n'ai plus d'héritage. » « C'est à cause de Belle que tout cela est arrivé, ajouta la seconde, c'est à elle de se sacrifier ! » Belle reconnut le bien-fondé de ces paroles et, malgré les protestations de son père, elle prit son baluchon et s'en alla, après de touchants adieux.

— J'avais bien dit qu'elle était idiote, commente Violette.

Un coup de coude de son frère, assorti d'un « chut » retentissant, sanctionne sa réflexion.

— Lorsque Belle atteignit le château, toutes les portes s'ouvrirent par magie devant elle. Mais le lieu, bien que luxueux, semblait inhabité. Elle traversa des salles et des couloirs déserts, et aboutit dans une chambre magnifique, remplie de robes et de bijoux. « Si ces parures vous plaisent, elles sont à vous, dit soudain une voix, dans son dos. Sinon, je vous en ferai porter d'autres. » Et l'homme masqué s'avança, pour lui baiser la main. « Je croyais être votre esclave », s'étonna Belle. « Vous serez ma reine, si vous le désirez, rétorqua le châtelain. Mais pour cela, il faudra que vous me supportiez. » Et brusquement, il arracha sa cagoule.

Emportée par son récit, Lucie mime le geste avec une telle violence qu'Anatole, qui somnolait, se redresse d'un bond, le pelage hérissé, et se sauve, après avoir soufflé de rage. Violette, captive, ne cherche même pas à le retenir.

— Belle poussa un hurlement d'horreur et tomba dans les pommes.

— Il ne devait pas être joli-joli, ce type ! s'écrie Cyril, le nez froncé de dégoût.

— Il ressemblait à quoi ? demande Violette, friande de détails morbides. Au Freddy des *Griffes de la nuit* ?

— Bien pire ! affirme la baby-sitter.

*Pas de doute, c'est « lui » qu'elle entend. Elle le reconnaîtrait entre mille. Le son rauque qui s'échappe de sa gorge ne trompe pas : éruption abominable, parfaitement inhumaine, qui se rapproche, se rapproche encore. Où se cacher ? Comment lui échapper ? En pénétrant dans la forêt, l'adolescente pensait être à l'abri. Pour distinguer une proie dans un noir si total, il faut des yeux de rapace, de nocturne. Ou alors, un instinct décuplé par l'ignoble aieuvillon du désir.*

Le désir. LE DÉsir !

Être convoitée par « lui », quelle abomination ! À cette évocation, la fuyarde grince des dents. Des relents de nausée l'envahissent, font monter l'amertume de la bile dans sa gorge, lui tordent les tripes. S'imaginer souillée par CES MAINS-LÀ... Ce qu'elle éprouve, aucun mot n'est assez fort pour le décrire. Une horreur démesurée, cosmique, la taraude. La mort, oh oui, la mort plutôt que cet avilissement, la souillure de cette bave putrescente dont jamais, JAMAIS on ne se lave !

— Han, han, fait la respiration derrière elle.

« Il » la flaire, c'est cela. Le groin en avant, il cherche sa chair. Afin de s'en repaître. Elle mord son poing pour s'empêcher de hurler. Un goût de sang lui envahit la bouche.

— Vous avez déjà regardé une araignée de près ?

— Oh, non ! s'effarent les jumeaux.

— EH BIEN, VOUS ALLEZ EN VOIR UNE !

Lucie distord son visage, contrefait son corps et se met à ramper sur le sol. L'espace d'un instant, Cyril et Violette ont l'hallucinante impression qu'elle se transforme vraiment en une mygale géante, et reculent avec des beuglements.

— Il avait d'énormes globes oculaires qui lui prenaient la moitié de la face, poursuit la conteuse, écarquillant les siens au maximum. Des écrans vitreux pourvus de myriades de facettes. Dessous, une espèce de ventouse mobile, remplie d'une triple rangée de crocs. De sa peau sombre suintait un mucus épais, une glaire verdâtre répandant d'atroces puanteurs. Il retira ses gants et apparurent, non des mains, mais d'affreuses pattes velues...

Pour plus de réalisme, Lucie joue la scène. Elle est douée pour la comédie. L'imagination de Cyril et Violette fait le reste. Hypnotisés, ils la VOIENT se métamorphoser en un insecte gigantesque, tissant autour d'eux les fils gluants de sa toile. À cet instant, ils SONT deux petites mouches prises au piège ; ils SONT la pauvre Belle évanouie vers laquelle se penche l'immonde créature, pour un mortel baiser de bienvenue.

De toute la force de leurs petits poumons, ils protestent. Les échos de la montagne amplifient leurs cris, les démultiplient. On dirait qu'une foule d'enfants hurle dans le lointain.

Mais la baby-sitter n'en a cure, et poursuit :

— Il se mit à genoux et lui souleva la tête. Belle reprit conscience et suffoqua de terreur en voyant, à deux doigts de son visage, le répugnant faciès. Elle tenta de parler, mais les mots restèrent coincés au fond de sa gorge. Dans un gémissement, elle parvint cependant à articuler : « Pitié, pitié, ne me faites pas de mal... »

— Pitié... pitié..., ânonne Lucie dans le noir.

Certains êtres sont insensibles aux souffrances qu'ils provoquent. Elles les excitent, même. Les supplications de sa victime, au lieu d'attendrir le monstre, mettent un comble à sa frénésie. Ses halètements augmentent, deviennent des grognements obscènes. Il se jette sur Lucie. Elle se débat, lui échappe de justesse et repart, tête baissée. Les arbres, les buissons lui barrent le chemin. Elle se cogne aux troncs râpeux, les branchages acérés déchirent ses vêtements, lui lacèrent la peau ; végétation cruelle, ennemie, de mèche avec le bourreau qui la traque.

L'obscurité est pleine de sa souffrance. Le corps de Lucie n'est plus qu'une plaie. Mais le sang qui la macule, les écorchures, les hématomes ne sont rien à côté de la peur, la peur démesurée, indicible, qu'engendre le souffle derrière elle.

— Laisse-la ! pleurniche Violette, s'adressant à la Bête qu'incarne si bien la conteuse.

Des larmes lui emperlent les cils et ses lèvres tremblotent. Cyril ne vaut guère mieux. Son menton fripé et les ailes de son nez palpitantes annoncent l'imminence d'un gros chagrin. Ils sont tassés l'un contre l'autre, dans l'angle de la rambarde.

Entre les barreaux de fer forgé, contre lesquels ils se blottissent, s'ouvre l'abîme. Le balcon est suspendu dans le vide, un vertigineux espace que traverse, de temps à autre, le vol majestueux des aigles, réintroduits depuis peu dans la région et actuellement en pleine nidation. Et tout en bas, miniaturisés par la distance, les méandres de la rivière sinuant comme un serpent entre ses berges verdoyantes, avec de-ci de-là, au détour d'une boucle, une bicoque éboulée ou les pans de murs d'un hameau en ruine.

Lucie se tait et contemple, avec une évidente satisfaction, l'état de tension de son auditoire. Puis elle éclate d'un rire étrange :

— Ha, ha, ha, ha !

Les jumeaux reniflent un grand coup, ce qui détend l'atmosphère, puis pouffent à leur tour. Abandonnant sa terrifiante pantomime, la baby-sitter change de pose, se rassied, et continue l'histoire comme si de rien n'était :

— « Je suis un prince charmant ensorcelé, dit la Bête. L'horrible physique dont m'a pourvu la malveillance d'un magicien me condamne à rester terré ici, loin de mes semblables. Or, la solitude me pèse, j'ai besoin d'une compagne. Cependant, s'il vous paraît impossible de vivre auprès de moi, vous êtes libre de partir, je ne m'y opposerai pas. » Tandis qu'il parlait, les écrans qui lui servaient d'yeux s'embaient pathétiquement, comme ceux d'un humain. Belle était aussi bonne que gracieuse. La détresse de la Bête l'émut. Elle craignait également pour la vie de son père : qu'advierait-il de lui si le pacte était rompu ? Rassemblant son courage, elle décida : « Je reste ! » Le monstre alors tomba à ses pieds. « Merci, dit-il avec ferveur. Je veillerai à ce que vos moindres désirs soient comblés, et, afin de vous importuner le moins possible, je m'abstiendrai désormais de paraître devant vous. Il me suffira simplement de vous savoir là, allant et venant dans cette demeure, pour en éprouver de la joie. » Sur ces paroles, il disparut et la jeune fille resta seule avec ses bijoux, ses parures, et le parfum des roses du parc entrant à flots par les fenêtres.

— Idiote, et barje, en plus ! remarque Violette, imperturbable.

— Moi je la trouve plutôt sympa, objecte Cyril. Et la Bête aussi. C'est pas parce qu'on est moche qu'on est automatiquement méchant !

Sa sœur hausse les épaules avec agacement. Un type qui trouve les araignées sympas ne mérite pas qu'on lui réponde. Elle s'en abstient donc, et fait signe à Lucie de poursuivre. Avec un sourire, celle-ci s'exécute.

— Au bout de quelques semaines, Belle commença à s'ennuyer, toute seule, et pria le châtelain de lui tenir

compagnie. Malgré son apparence, celui-ci jouait de la harpe à ravir, chantait superbement, avait un esprit vif et une conversation pleine d'intérêt. La jeune fille finit par s'y attacher, si bien que, un jour, elle lui demanda de retirer sa cagoule afin de s'habituer à son physique. En remerciement, la bête lui offrit une bague magique. Elle pouvait y faire apparaître qui elle désirait. Belle souhaita aussitôt voir son père. Il gisait dans son lit, malade...

*Non !*

*Lucie a crié le mot, elle l'a vomi plutôt. À « sa » face. Avec toute l'énergie de ses quinze ans, elle a repoussé les doigts qu'« il » tendait. Mais « il » a insisté, s'est fait brutal. A tenté de l'agripper avec ses griffes noires. Ils ont lutté quelques instants, elle horrifiée, hystérique, lui bestial. Il grelottait de fièvre. Une sueur malsaine émanait de sa peau boucanée ; odeur infecte, quasi génitale, d'une insoutenable indécence. Qu'il était laid, défiguré par la luxure, agité d'ignobles convulsions, comme habité par des démons lubriques attisant dans ses tripes un sauvage brasier ! Elle a crié n'importe quoi, ce qui lui venait à l'esprit : « Pourriture ! Dégénéré ! », puis s'est arrachée à l'étreinte et a filé vers la forêt, malgré le froid, la pénombre et cette crainte superstitieuse des bois obscurs qui hante l'homme depuis la nuit des temps.*

*Sa chemise de nuit flottante formait une tache claire au milieu des ténèbres.*

— Belle se jeta, en larmes, aux pieds de la Bête. « Laissez-moi aller le soigner, supplia-t-elle. Je reviendrai dans un mois jour pour jour, je vous le jure. » La Bête accepta à condition qu'à son retour, elle l'épousât.

*Il s'est lancé à sa poursuite. Elle a appelé au secours, mentalement, les fées, les enchanteurs, les lutins, les farfadets de ses rêves. Mais nul n'est apparu, pour la transformer en oiseau et l'enlever dans les airs, ou la rendre invisible, ou lui donner la force d'affronter l'ennemi. Autour d'elle, la jungle s'est refermée, avec ses pièges, ses agressions végétales, ses inquiétants frôlements, ses dangers imprécis. Et derrière, derrière...*

*Il souffle. Un halètement peuplé de soubresauts, de râles, d'éruptions. Il est rapide, malgré l'épaisseur de sa carcasse enflée. S'il la rejoint, S'IL LA REJOINT... Cette pensée martèle la tête de la jeune fille, au rythme de sa course, des battements de son cœur fou.*

*S'il la rejoint, S'IL LA REJOINT !*

*Elle serre les poings, en proie à une panique sans nom.*

*« S'il me rejoint, je le tue ! »*

— Se marier avec une araignée, quelle horreur ! s'écrie Violette, frémissante de dégoût.

— Y en a bien qui sont mariés avec des grosses vaches, remarque Cyril qui pense à son institutrice, Mme Gouvion. Ou qui ont des punaises comme sœur !

Pour toute réponse, sa jumelle lui tire la langue.

— Belle se rendit donc au chevet de son père, et oublia sa promesse. Deux mois passèrent. Mais un jour, comme elle regardait sa bague, dans le diamant apparut une image. Celle de la Bête moribonde, qui gémissait : « Ô mon aimée, pourquoi m'as-tu abandonné ? Sans toi, il m'est impossible de vivre. »

Joignant le geste à la parole, Lucie se roule à terre et interprète, avec un réalisme effarant, la scène d'agonie. Ses ongles labourent ses joues, elle s'arrache les cheveux, jette bras et jambes en tous sens. La voilà qui suffoque, pousse des sons inarticulés en se tenant la gorge. Ses yeux, exorbités à l'extrême, se révulsent, globes opalins veinés de rouge roulant d'effroyable manière dans son visage torturé.

— Aaaaah, aaaah... , brame-t-elle en griffant le sol, secouée d'atroces soubresauts.

Les gosses, tout d'abord étonnés, prennent peur. Est-ce encore un jeu, ou Lucie est-elle réellement en train de mourir à leurs pieds ?

Cyril, d'une pâleur de cire, ne peut détacher son regard de la face épouvantable, où se succèdent les pires phases de la souffrance.

— Lucie... Lucie... t'as mal ? murmure Violette, d'une pauvre petite voix entrecoupée de larmes.

Après un dernier spasme, la conteuse s'immobilise. Ses traits s'apaisent lentement. Elle ne respire plus. Par l'échancrure de son chemisier déboutonné, une gorge rebondie apparaît. ET CETTE GORGE NE PALPITE PLUS.

— Tu crois que... ? hasarde Violette, n'osant prononcer le mot fatal.

— Faut sentir son cœur, dit Cyril.

Il tend une menotte craintive vers le sein à demi découvert, et le tâte sans conviction. Le contact de la peau élastique, fondante, délicieusement tiède, lui donne la chair de poule. Il s'y attarde, en proie à un trouble profond, lorsque...

— HA, HA, HA, HA, HA, HA ! beugle Lucie en sautant sur ses pieds.

Les loupiots s'égaillent dans toutes les directions en poussant des cris de cochons qu'on égorge. Très fière de sa farce, la baby-sitter les poursuit, dans l'attitude classique du mort-vivant.

Violette s'est de nouveau terrée contre la balustrade. C'est dans sa direction que se dirige la « zombie », précédée par ses mains crispées qui battent l'air devant elle.

La fillette se ratatine au maximum, heurtant par à-coups violents le fer forgé rouillé du balcon. Dessous, le gouffre. Et, fendait l'air, le vol des aigles.

— Je... vais... te... manger..., ânonne la baby-sitter.

L'affolement contorsionne la frimousse de Violette :

— Non... Non... Laisse-moi...

Elle cherche encore à reculer, pour échapper à l'assillante.

Lorsque la peur atteint son paroxysme, elle décuple les forces. Dans un craquement sinistre, un barreau situé derrière l'épaule gauche de l'enfant se descelle sous les poussées répétées et tombe dans le vide. Happée, Violette bascule avec un hurlement. Lucie n'a que le temps de bondir sur elle pour la retenir.

L'instant d'après, elles sanglotent dans les bras l'une de l'autre.

Cyril, qui a assisté de loin à la presque chute, claque des dents. Un tremblement nerveux l'agite, de la tête aux pieds.

— Là, là, c'est fini... , articule avec peine Lucie, berçant Violette tétanisée. Si on rentrait dans la maison boire un chocolat chaud ?

Bouleversé par l'épouvantable accident auquel la fillette vient d'échapper de justesse, le trio réintègre l'intérieur du logis.

— Interdiction de retourner sur la terrasse, c'est bien trop dangereux ! précise Lucie, en fermant la porte-fenêtre.

4

Une fois installés sur le canapé, le nez dans le liquide brûlant, les jumeaux retrouvent leur calme. La baby-sitter, pour sa part, se remet de ses émotions avec un petit calva, déniché dans le bar du salon.

— J'ai eu drôlement la trouille, se plaint Violette, dès qu'elle peut parler à nouveau.

Son frère la tient serrée, serrée tout contre lui. Il sent, le long de son flanc, vibrer le cœur encore houleux de sa sœur. Durant neuf mois, leurs pulsations se sont ainsi confondues, dans l'intimité de l'utérus maternel. Leur avant-vie ne fut qu'un grand embrassement. À la faveur des événements, l'entité bicéphale vient de se reformer. À nouveau, brusquement, les deux enfants ne font qu'un.

Et dire... Et dire qu'à cause des singeries de cette grande imbécile, ils ont failli être séparés. Scindés. Tronqués. Privé de son autre lui-même, Cyril le sent confusément, chacun d'eux ne serait plus qu'un demi-être...

Une terrible rancune durcit son petit visage. Si ses yeux étaient des fusils, sûr, Lucie n'y survivrait pas !

— T'aurais pu tuer Violette, méchante ! Je le dirai à nos parents !

Lucie se sert un second verre, histoire de retomber sur ses pattes.

— C'était un accident, se défend-elle.

— Si t'avais pas fait la morte-vivante, je m'aurais pas sauvée ! proteste Violette.

— Je voulais rendre l'histoire plus amusante. Tous les gosses aiment avoir peur, non ?

— Oui, admet Violette. Mais toi, t'exagères !

— Quand t'avais notre âge, on te les racontait comme ça, les contes de fées ? demande Cyril.

À nouveau, le visage de la baby-sitter se ferme. Mais les deux petits juges, cette fois, n'accepteront pas de faux-fuyant.

— Ta mère, elle faisait comment ? s'acharne Violette.

Esquiver ne sert à rien. D'une voix curieusement basse, Lucie répond :

— Elle lisait dans un livre.

Puis, jugeant utile de faire diversion, elle poursuit, sur un ton normal :

— Vous voulez connaître la fin de *La Belle et la Bête* ?

Les jumeaux se consultent des yeux.

— D'accord, dit Cyril. Mais attention, on te surveille. Seulement les mots, pas les gestes !

— En apercevant la Bête agonisante, Belle réalisa qu'elle l'aimait. Elle sauta immédiatement dans sa calèche et fila vers le château, en espérant qu'il ne fût pas trop tard. Le malheureux monstre avait clos les paupières sur ce qui semblait être son dernier sommeil. Avec un cri de désespoir, Belle se jeta sur sa dépouille et l'étreignit. Ce corps ne lui répugnait plus, bien au contraire : elle en était follement éprise. Elle le serrait, le pressait, le couvrait de larmes. « Reviens, suppliait-elle, ne m'abandonne pas, je veux t'épouser, être tienne pour toujours ! » Elle se pencha et, sur l'horrible faciès de mygale, elle posa avec ferveur un vrai baiser d'amante.

— Beurk ! lâche Violette, une moustache couleur cacao lui remontant jusqu'aux oreilles.

— Et soudain, ô merveille, le monstre se changea en un magnifique prince. « Tu as prononcé les mots magiques, dit-il en serrant Belle dans ses bras. Seul un amour sincère pouvait rompre le charme qui m'enchaînait. Plus rien désormais ne fera obstacle à notre bonheur. »

— On connaît la suite, dit Cyril, se désintéressant de l'affaire. Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.

— Les princesses devraient toujours rester célibataires, émet sentencieusement Violette. Les grossesses donnent des vergetures, de la cellulite et des varices, c'est Maman qui me l'a dit.

Ils ont retrouvé leur impertinence rigolote, leurs réflexions d'enfants sans brimades, élevés dans la décontraction. Il a suffi de les distraire, d'occuper leur esprit ailleurs, pour que leurs griefs s'envolent...

*Souhaitons-le !* pense subrepticement Lucie. *Je n'ai pas intérêt à ce qu'ils rapportent mes conneries à leurs parents. Enfin, en trois jours, ils auront largement le temps d'oublier. À moi de faire en sorte que tout se passe bien, dorénavant...*

Le soleil commence à taper dur, par la baie vitrée.

— Si nous allions faire une promenade ? propose-t-elle.

Bonne idée ! Quelques instants plus tard, le trio emprunte le petit sentier qui grimpe, entre les rochers, vers la futaie de châtaigniers, deux cents mètres plus haut. Dans l'éblouissante lumière de fin de matinée, la tignasse rousse de Lucie resplendit. Une brise tiède en éparille les mèches, comme des flammes errantes. On dirait un début d'incendie, menaçant la forêt toute proche.

5

L'ombre odorante du sous-bois les accueille.

— On va vers la cabane des gardes forestiers ? propose Cyril.

— Oh oui ! trépigne Violette.

Le chemin monte toujours. De frais murmures de sources, dévalant en chuintant les pentes escarpées, emplissent le silence, mêlés au gazouillis des oiseaux dans les branches.

— À l'école, y a un grand, il s'appelle Fabien, et tu sais ce qu'il fait ? dit Violette, en glissant sa menotte dans la main de Lucie.

— Non, mais je sens que je ne vais pas tarder à l'apprendre.

— Il tue les piafs avec son lance-pierres.

L'expression de la miette est tragique. Evoquer ce crime l'empît de rancœur. Elle tuimime :

— Je serais garde forestier et j'aurais un fusil, il ferait pas long feu, ce salaud ! Couic !

Devant l'éloquence du geste, Lucie proteste :

— Tout de même, ça ne mérite pas une punition pareille.

— Bien sûr que si ! se rebiffè Violette.

— Ma frangine aime plus les bêtes que les gens, explique Cyril, revenant en nage d'avoir poursuivi un papillon de chou, d'un ivoire délicat marqué de taches noires. Quand elle sera grande, elle veut « faire » Brigitte Bardot !

— J'aurai un chenil où je *recueillerai* tous les chiens abandonnés sur la route des vacances. Et même les chats et les hamsters !

— Les poissons rouges aussi ? plaisante la baby-sitter.

— Évidemment !

— Pour nourrir les chats, ironise Cyril, avant de se sauver, poursuivi par sa sœur faussement courroucée.

Leur cheminement les mène bientôt à l'orée d'une clairière, esplanade de lumière dans le clair-obscur du sous-bois. Une bicoque de rondins en occupe le centre.

— On se croirait au Canada ! s'exclame Lucie.

— C'est notre endroit préféré, dit Cyril. Des fois, avec Maman, on emporte le pique-nique et on y passe la journée. Elle s'installe à l'intérieur avec son cahier, pour écrire, et nous on s'amuse.

— Une fois, j'ai même trouvé un écureuil blessé, ajoute Violette, toute fiérote.

— Et qu'en as-tu fait ?

— Je l'ai ramené à la maison et Papa l'a soigné. Après, on l'a remis en liberté.

La cabane est fermée par un simple loquet.

— Je vais tirer la bobinette et la chevillette cherra, annonce Lucie.

Dedans, c'est sombre et frais. Un mobilier rudimentaire garnit l'unique pièce : table, chaises, cheminée pourvue de sa réserve de bois, étagère contenant quelques boîtes de conserve, des ustensiles ménagers et une lampe torche.

— L'été dernier, on a campé ici, Papa et moi, se rappelle Cyril. La pétoche que j'ai eue ! Je croyais sans arrêt entendre des pas. On a laissé le feu allumé toute la nuit, et on n'a pas pu fermer l'œil. Même que j'avais pris le couteau qui est là-dedans (il indique le tiroir de la table) pour le cacher dans mon sac de couchage, sans que Papa s'en rende compte. Comme ça, si un bandit s'était pointé...

Du pouce, il fait le geste de se trancher la gorge.

— Couic, dit Violette.

La baby-sitter fronce les sourcils :

— Décidément, c'est une manie !

— Moi, j'avais pas voulu venir, cette fois-là. J'étais restée à la maison avec Maman, précise Violette.

— Normal, les filles c'est des trouillardes ! raille son frère.

Sa sœur attrape la balle au bond :

— Tu vas voir si je suis une trouillarde !

Il se sauve en riant, et elle se lance à sa poursuite à travers la clairière.

Après avoir fouiné de-ci de-là, Lucie, restée seule dans la maisonnette, s'assied devant l'âtre éteint. Les cris des enfants lui parviennent, assourdis par la végétation. Quelque part, entre sol et plafond, une mouche vrombit. À moins que ce ne soit un bourdon.

Du bout de son espadrille, la jeune fille taquine la cendre froide qui s'élève en volutes épaisses, puis retombe lourdement, poussière grise et nauséabonde. Ses pensées vagabondent, suscitant toujours le même souvenir. Depuis qu'elle est ici, cet événement lointain l'obsède. Elle s'en croyait débarrassée, pourtant. À Toulouse, où elle suit des cours de théâtre, elle a fait table rase de son passé. Son psychiatre l'y a bien aidée, d'ailleurs ! « Votre vie n'est qu'un ensemble de tiroirs, lui répète-t-il depuis des années. Vous pouvez les ouvrir ou les fermer à votre guise. Bouclez à double tour celui qui vous perturbe. Ne vous préoccupez que de celui d'aujourd'hui, en le remplissant d'éléments positifs. » Elle a suivi ce conseil. Son existence présente est pleine d'amis, de musique, d'espoir, de projets. Elle s'amuse, se passionne, aime, rit, fait la bringue. Chacun de ses rôles est un succès. Et nul miasme surgi de sa mémoire n'interfère sur ce radieux présent.

Alors, que se passe-t-il ? Pourquoi, depuis hier, le mauvais tiroir ne cesse-t-il de s'entrebâiller ? Pourquoi ses fantômes se réveillent-ils ? Pourquoi son « autrefois » s'extrait-il lentement de l'oubli ?

Est-ce le paysage, si proche de *celui-là*, qui en est la cause ? Ou les contes, surgis des brumes de l'enfance, remontant en elle avec les mots de jadis ?

Les mots du livre.

Du livre de Maman.

Le regard de Julie, égaré, fait le tour de la pièce. Table, bancs, étagère, cheminée... Un sombre écœurement l'envahit. Toutes ces séances de psychothérapie, ce patient travail de reconstruction pour en arriver là, à cette confrontation tragique avec soi-même.

Le traumatisme qu'elle croyait effacé se déploie en elle, intact, redoutable, aussi virulent qu'il y a six ans. Une simple ressemblance de lieux a enclenché le mécanisme...

L'ironie du destin atteint parfois des sommets de cruauté. Certaines coïncidences semblent dictées, non par le hasard mais par un diabolique, un implacable sadisme. Cette cabane, oh, cette cabane...

Et ces contes, ces contes...

*Une lueur, tout à coup, troue la pénombre. Un rectangle lumineux pourvu de croisillons. Une fenêtre ! Une fenêtre éclairée au beau milieu du bois ! Tout d'abord, Lucie croit à une hallucination. Ce ne peut être qu'un mirage, fruit de son cerveau ensiévré. Mais, comme elle s'approche, la vision se précise.*

*Un espoir fou la soulève. Il lui pousse des ailes, soudain. Dans un sursaut d'énergie, elle s'arrache au sol, distancie son poursuivant et franchit les derniers mètres comme un coureur apercevant le but.*

*Sauvée !*

*À coups redoublés elle martèle la porte en appelant au secours. Les planches grossièrement ébauchées*

à coups de racloirs, elle manœuvre la porte en appelant au secours. Les planches grossièrement équarries meurtrissent ses petits poings mais qu'importe : le salut est là derrière.

Elle ne « I » entend plus. « II » a dû s'arrêter à distance respectable, craignant les témoins. « II » hésite. Sans doute va-t-elle « battre en retraite, rebrousser chemin. Rentrer bredouille auprès de sa femelle.

La porte s'ouvre. Une haute silhouette se dresse devant la fuyarde, à contre-jour. « Aidez-moi ! », gémit Lucie. Et elle s'effondre.

C'est hors d'haleine que les loupisots redéboîlent.

— Tu m'as pas eu, nananè-re ! chantonne Cyril, narguant sa frangine.

— Tu ne perds rien pour attendre ! Au moment où tu t'y attendras le moins, je me jetterai sur toi et je te battrai ! promet solennellement celle-ci.

Puis s'adressant à la baby-sitter :

— Toi aussi, je vais te battre, si tu ne nous racontes pas tout de suite une histoire !

— Encore ? Mais tu es insatiable, toi !

— Une histoire, une histoire ! scande Cyril à son tour.

— Je suis fatiguée, proteste Lucie.

Plus de contes de fées, surtout ! Cet univers empoisonné, pernicieux, l'atroce univers de Perrault, de Grimm, des légendes populaires, présente un réel danger pour son équilibre. Du moins ici, dans ce cadre...

— Vous ne préférez pas qu'on joue aux portraits, par exemple ? Ou aux devinettes ? propose-t-elle.

Cyril prend un air qu'il juge terrible : il louche en se retroussant le nez du bout de l'index, et fait claquer féroce ses mâchoires.

— Non, une histoire ! Et si tu refuses, on te chatouille les pieds jusqu'à ce que mort s'ensuive !

— On te mord les oreilles !

— On te pince les fesses !

— On te dit des gros mots, les pires qu'on connaît !

Devant cette surenchère, Lucie se voit contrainte de céder.

— Bon, bon, soupire-t-elle.

Plus que deux jours et demi à tirer, pense-t-elle, et après, bye bye. Je rentre chez moi, en ville, je retrouve mes copains, le conservatoire, mon toubib, et je referme le mauvais tiroir. C'est ma faute, après tout, si les moutards en redemandent : je me laisse prendre par l'intrigue, j'en rajoute une tonne, et ils raffolent de ça. Déformation de comédienne ! Si je me contentais d'un récit banal, ils seraient moins accros, ces petits monstres. Mais c'est plus fort que moi...

Elle toussote pour éclaircir son timbre. Cyril et Violette s'installent près d'elle, tout ouïe, la frimousse ardemment levée. Dans leurs yeux bleus qui ne cillent pas, toute l'avidité du monde.

— Il était une fois une famille de pauvres bûcherons : le père, la mère, et leurs sept fils. On avait surnommé le plus jeune « Poucet » car, à sa naissance, il n'était pas plus grand qu'un doigt. Un jour, le bûcheron déclara à sa femme : « Nous n'avons plus d'argent pour nourrir nos garçons. Demain, j'irai les perdre dans la forêt. »

— On dirait des vacanciers parlant de leurs chiens, remarque Violette. Papa m'a dit qu'ils en abandonnaient plus de dix mille, chaque été.

— Camembert ! ronchonne Cyril, avec une bourrade à l'incorrigible bavarde.

— La bûcheronne était docile. Le lendemain, quand son mari emmena ses enfants se promener dans les bois, elle ne protesta pas. Elle embrassa tendrement les sept fronts innocents, puis courut s'enfermer dans sa chambre, où elle se répandit en lamentations.

Des profondeurs du bois monte le chant du coucou. Lucie se tait pour l'écouter. « Coucou, coucou » ; elle frissonne.

— Et alors ? réclame Violette.

— Mais Poucet avait surpris la conversation de ses parents. Durant la nuit, il ramassa des petits cailloux blancs, et s'en remplit les poches.

— Fufute, le mec ! apprécie Violette. Moi, j'aurais jamais pensé à faire un truc pareil.

— Normal, toi t'as rien dans la caboche, pouffe Cyril en vrillant son doigt sur sa tempe.

— Et dans la tienne, y a des grenouilles, des crapauds et de la crotte de chien, rétorque sa sœur du tac au tac.

— Si vous m'interrompez tout le temps, j'arrête ! les menace Lucie.

— Bon, bon..., font les gamins, penauds.

— La promenade fut très longue, bien plus que d'habitude. Ils allèrent dans un coin de la forêt que les enfants ne connaissaient pas. Vers le soir, le père organisa un jeu de cache-cache et en profita pour se sauver. Quand les garçons s'en aperçurent, ils se mirent à pleurer car ils avaient froid, faim et sommeil. « Nous sommes perdus, gémissaient-ils, nous allons mourir, dévorés par les bêtes sauvages ! » Mais le Petit Poucet les rassura : « Il nous suffit de suivre les cailloux blancs que j'ai semés le long de la route, pour retrouver notre chemin. »

» Avec des cris de joie, ses frères se mirent à courir dans la direction indiquée, et rentrèrent au logis. Quels ne furent pas la surprise de leur père et le bonheur de leur mère ! La pauvre femme les serra sur son cœur en leur jurant que, plus jamais, leurs parents ne les abandonneraient. Hélas, quelques jours plus tard, le père décida de récidiver. Par chance, Poucet veillait. Il voulut se munir de cailloux, mais il n'y en avait plus. Alors, comme la mère donnait à chacun un quignon de pain sec en guise de pique-nique, il émietta le sien tout le long du chemin.

» Les ayant emmenés très loin dans la forêt, encore plus loin que la fois précédente, le père s'éclipsa à nouveau. « Il nous suffit de suivre les morceaux de pain pour retourner chez nous », dit Poucet à ses frères. Mais ils eurent beau chercher, pas plus de morceaux de pain que de poils sur une citrouille : les oiseaux avaient tout mangé. Cette fois, les sept garçons étaient bel et bien égarés.

— Je ne voudrais pas être à leur place, remarque Cyril. Moi, même avec Papa j'avais les chocottes ! Et pourtant, ici c'est un tout petit bois de rien du tout, et il est juste à côté de la maison.

— Normal, dit Violette, tout le monde a peur dans la forêt la nuit. Sauf les loups, bien sûr !

— Évidemment, répond Lucie. Ils ne risquent rien, les loups, puisque le danger, C'EST EUX !

*Les prédateurs, les monstres qui terrifient leur proie et la pourchassent dans les ténèbres, ne craignent rien ni personne. Sauf peut-être...*

*Sauf peut-être les habitants d'une cabane perdue dans les futaies, qui ouvrent leur porte à la biche aux abois.*

*Apercevant l'adolescente échevelée, boueuse, dont la chemise de nuit en lambeaux laisse entrevoir la chair sanguinolente, l'homme a un mouvement de recul.*

*— Dolorès, viens voir ! crie-t-il vers l'intérieur.*

*— Sauvez-moi ! sanglote Lucie, en tendant des bras implorants.*

*On la ramasse, à moitié inconsciente. Là-bas, le monstre a disparu.*

— Le Petit Poucet ne perdit pas son sang-froid. Il grimpa en haut d'un chêne et scruta les environs. Mais il n'aperçut rien, car la nuit était tombée. La clarté de la lune perçait à peine le feuillage, l'ombre avait tout envahi. Les masses obscures des buissons semblaient des dragons à l'affût, les arbres des géants menaçants. Des hululements lugubres s'élevaient dans le silence. Une branche craqua. Un hibou s'envola avec un bruissement d'ailes. « J'entends des fantômes », geignit l'un des enfants. « Et moi, les ricanements d'une sorcière ! », ajouta un deuxième. « Nous sommes cernés par des démons ! », affirma un troisième. Et tous de se lamenter en chœur : « Maman, Maman, pourquoi nous as-tu abandonnés ? »

— Les pauvres..., murmure Violette d'une voix étranglée.

— « Je vois quelque chose ! » s'exclama soudain le Petit Poucet. « Quoi donc ? firent ses frères. Un fauve affamé ? Un gnome cruel ? Une chauve-souris avide de sang ? — Non, une lumière. Celle d'une maison qui brille dans le noir. »

La voix de la conteuse s'étrangle. Une quinte de toux la saisit, que les jumeaux tentent d'apaiser en lui tapotant le dos. Quand enfin elle se calme, ses yeux luisent singulièrement et elle arbore une curieuse expression, mi-contrariée, mi-inquiétante. La tête de quelqu'un qui a des arrière-pensées.

— Au fond d'une clairière, se dressait une chaumière dont la cheminée fumait doucement. Poucet toqua à la porte, et une femme vint ouvrir. « Mes pauvres petits, s'écria-t-elle, que faites-vous dehors à cette heure ? — Nous cherchons un abri pour la nuit, car nous sommes perdus. » La femme leva les bras au ciel : « Vous n'auriez pu plus mal tomber, car mon mari est ogre et mange les enfants. Sauvez-vous avant qu'il ne revienne ! » Un concert de lamentations lui répondit : « Nous sommes si fatigués et nous avons si froid ! Laissez-nous entrer pour nous réchauffer un instant, après nous partirons. » L'épouse de l'ogre avait le cœur tendre. Elle ne résista pas à la détresse des gosses. « Ne faites aucun bruit, leur recommanda-t-elle, car mes sept filles dorment dans la soupente. Je vais vous servir un bol de bouillon de légumes, afin de vous donner des forces pour poursuivre votre route. » Une fois restaurés, les gamins somnolaient sur leur chaise quand un bruit de bottes leur parvint. L'épouse de l'ogre blêmit. « Ciel, mon mari ! s'écria-t-elle. Cachez-vous dans le coffre à bois, afin qu'il ne vous trouve pas. »

— Ils vont étouffer, là-dedans ! s'indigne Violette. J'en sais quelque chose : un jour, mon crétin de frère m'a enfermée dans une malle et il s'est assis dessus. Même que Maman l'a puni : il a été privé de dessert.

— M'en fiche, c'était de la crème caramel et j'ai horreur de ça, crâne Cyril.

— menteur ! T'es allé chiper ce qui restait dans le frigo, et tu t'es caché dans la cave pour la manger. Ne dis pas non, je t'ai vu !

Furieux, le garçonnet bondit sur sa sœur :

— C'est même pas vrai que tu m'as vu, sale casteuse ! J'avais fermé la porte à clé !

Ils roulent l'un sur l'autre. Cyril tire féroce la queue-de-cheval de sa sœur, Violette donne des coups de pied dans les tibias de son frère. Les baffes pleuvent, les insultes fusent :

— Cochon !

— Vieille vache !

— Crétin ! Débile ! Enfoiré !

— Pauvre conne !

— On se calme ! ordonne Lucie, plongeant dans la mêlée.

Elle attrape Cyril par l'oreille, Violette par la peau du cou, et les sépare de force, non sans se récupérer quelques gnons au passage. Rubiconde, suante, l'angélique petite fille s'est transformée en furie glapissante. Quant à son frère, la bouche tordue de rage, l'œil mauvais, il trépigne comme un forcené. De plus, deux chandelles glaireuses lui coulent du nez.

— Mais vous êtes complètement caractériels, ma parole ! les semonce Lucie, en sortant son mouchoir de la poche de son jean.

Elle les éponge, remet de l'ordre dans leur tenue, et les fait asseoir chacun à un bout de la table.

Un long moment passe.

Les jumeaux boudent. Lucie, mécontente, rêvasse. La joue de Violette porte une grande balafre mauve. Cyril lèche son poignet égratigné.

*On aide la jeune fille à se relever, on l'emporte dans la maison. Elle cligne des yeux, agressée par l'éclat de l'ampoule nue qui pend au plafond. On l'allonge sur un lit, on s'empresse à son chevet.*

*— Jésus Maria, s'écrie une voix de femme, dotée d'un fort accent. Dans quel état est cette enfant !*

*— Que t'est-il arrivé, petite ? demande l'homme qui a ouvert la porte, un immigré espagnol travaillant sur les chantiers de la région, que Lucie a déjà entraperçu chez l'épicier du village.*

*Prostrée, la fuyarde ne répond pas.*

*— Tu vois bien qu'elle n'est pas en état de parler, dit la femme. Il faut la soigner, lui donner à boire. Elle a les mains glacées. Et tout ce sang...*

*— Ce ne sont que des écorchures sans gravité. Apporte une bassine d'eau et du mercurochrome.*

*Dans un semi-coma, Lucie se rend compte qu'on la lave, qu'on panse ses plaies, qu'on lui donne à boire un liquide chaud. Un bien-être profond l'envahit, le sentiment d'être enfin en sécurité. Elle s'endort pour de bon, bercée par le ronronnement de l'âtre et les chuchotis de ses hôtes.*

*Quelques heures plus tard, elle se réveille. Et alors, ALORS...*

*Le hurlement qu'elle pousse reste coincé dans sa gorge. Mais il résonne en elle comme un fracas de fin du monde. Son âme n'est plus qu'un gouffre d'Apocalypse, un cosmos où tournoient des spirales galactiques, des planètes en folie. Elle gargouille.*

— Ça va mieux ? entend-elle, comme dans un cauchemar.

— Je continue l'histoire ? demande Lucie, pour rompre le malaise.

Les gosses acquiescent avec empressement.

— La brave femme poussa tout le monde dans le coffre et rabattit le couvercle. Juste à temps : son mari arrivait ! L'ogre était un affreux bonhomme, une énorme masse de chair et de muscles. Sa tête touchait le plafond, et il lui fallait au moins trois chaises pour poser son derrière. Sous son gros nez violet s'ouvrait une bouche remplie de canines, d'incisives, de molaires aussi longues que des doigts. Des dents d'ours grizzly faites pour déchirer la chair de ses victimes, pour ronger leurs os, pour mâcher leur visage et leurs yeux... À peine entré, il leva la tête et huma. « Je sens la chair fraîche ! », s'exclama-t-il sur un ton caverneux.

Suivant son habitude, Lucie mime la scène dans une sorte d'état second. Ses lèvres écartées laissent apparaître une denture éblouissante, que la grimace déformant son visage transforme en outil cannibale. Elle se rue sur les mêmes, les doigts changés en serres d'oiseau, les pupilles dilatées, poussant des rugissements à vous glacer les sangs.

Les braillements des jumeaux lui répondent.

Dans le cadre où ils se trouvent, tout se pare d'un relief saisissant. Cette cabane ressemble tant à celle de l'ogre ! Une poursuite effrénée s'engage. La baby-sitter, perdant toute mesure, ouvre le tiroir de la table, en sort le fameux couteau dont parlait Cyril, et le brandit.

— Je sens la chair fraîche ! Je sens la chair fraîche ! éructe-t-elle, cherchant à atteindre les deux galopins qui n'en mènent pas large.

*Elle s'en souvient. Elle s'en souvient parfaitement. À cet instant, en ouvrant les yeux, elle a pensé : « Si seulement j'avais une arme ! » Elle ne possédait que ses ongles, hélas.*

Violette a filé par la porte ouverte. Cyril, non. Il tourne dans la pièce comme une mouche dans un verre, bousculant tout sur son passage. Une chaise se renverse, puis une autre. Entre « l'ogresse » et sa proie, il n'y a plus que l'obstacle de la table. Il est vite balayé : Lucie manœuvre pour coincer l'enfant, paralysé d'effroi, dans l'angle de la cheminée.

*Ah, si elle avait eu un couteau !*

La conteuse a cessé ses mimiques grotesques. Sous sa tignasse rouge, son visage est blafard. Bouche serrée, nez pincé, elle s'avance en automate, d'un étrange pas mécanique, précédée de la lame qu'un faible rayon de soleil, pénétrant par les carreaux sales, fait étinceler.

— Lucie... Arrête, s'il te plaît ! hoquette Cyril. Je n'ai plus envie de jouer... J'ai vraiment peur, tu sais !

Un pas, deux pas, trois pas. L'automate se rapproche. L'enfant tourne la tête en tous sens, affolé. Le regard de la baby-sitter n'a plus rien d'humain. Ses yeux révoltés ne laissent apparaître qu'une lunule dorée : le bord inférieur de l'iris dont la quasi-totalité est cachée par la paupière. Elle ne pousse plus de cris sauvages, mais une plainte très sourde, une sorte de bourdonnement qui semble émis, non par ses cordes vocales, mais par les tréfonds de son être, son mécanisme interne brusquement dérégulé.

Et toujours ce couteau qu'elle brandit, de plus en plus près de l'enfant.

— Non, non... Lucie... Je ne veux plus jouer..., articule ce dernier, si pitoyable qu'une pierre se laisserait attendrir.

*Elle aurait... oh oui ! Elle aurait frappé de toutes ses forces. La lame serait rentrée dans la chair honnie, tranchant, pourfendant, amputant, faisant gicler des geysers pourpres, pénétrant jusqu'à l'os, jusqu'à la tripe, jusqu'au cerveau. Avec quelle joie, quel bonheur sans limite elle eût crevé cette panse, extrait les boyaux de leur flasque logis, tailladé dans l'immonde serpent muqueux ! Avec quelle volupté !*

À cette évocation, un hideux sourire distend la face de la baby-sitter. Mais Cyril ne la regarde plus. Par-dessus son épaule, il vient d'apercevoir Violette qui s'avance sur la pointe des pieds, une bûche à la main. Elle a posé un doigt sur sa bouche et marche sans faire le moindre bruit.

Le couteau n'est plus qu'à quelques centimètres de Cyril, et poursuit sa progression. Direction : la gorge. Le sourire de Lucie s'accroît d'instant en instant. Il lui fend maintenant la figure, telle une tirelire, quasiment d'une oreille à l'autre. Entre ses lèvres distendues à l'extrême, ses incisives luisent comme des rasoirs.

Ça y est : le bout de la lame et la pomme d'Adam de l'enfant viennent d'entrer en contact. Cyril émet un tragique borborygme. Une goutte de sang perle sur le point d'impact et coule le long du cou, en une fine rigole qui se perd dans l'encolure du tee-shirt.

C'est l'instant que choisit Violette pour lever son bout de bois, et l'abattre de toutes ses forces sur le crâne de Lucie.

Aussi soudainement qu'il était apparu, le sourire de celle-ci s'éteint. Elle lâche le couteau, qui tombe sur le carrelage et s'y ébrèche. Ses yeux basculent complètement vers l'arrière, et elle s'écroule.

— Ouf, sauvé..., annonce Cyril.

Il tremble comme une feuille, avale péniblement sa salive. Encore sous le coup de l'émotion, il tâte sa gorge d'une main fébrile, en efface le filet vermeil dont il barbouille sa paume, s'assure que la plaie est bénigne. Puis il étreint tendrement sa jumelle.

— Merci... Merci..., ne sait-il que répéter, éperdu.

Maintenant que le danger est écarté, ses jambes le trahissent. Il se laisse tomber sur le banc, en proie à un malaise. Ce qui vient d'arriver dépasse son entendement. C'est absurde, illogique, inexplicable. Le jeu a basculé dans la réalité, et rien au monde n'est plus effrayant.

la reamte, et nen au monde n est plus entrayan.

Si, une chose, une seule : qu'un adulte qu'on aime, dont on dépend, qui est là pour vous protéger, devienne subitement un ennemi...

— Qu'est-ce qui lui a pris ? geint le petit garçon.

— Encore un peu, elle te butait pour de vrai, cette dingue ! répond Violette, en mettant un coup de pied dans les côtes de Lucie inanimée.

Elle est moins abattue que son frère, mais plus révoltée. C'est qu'elle a tout vu, elle ! Cette scène, jamais elle ne pourra l'oublier. Ce qu'elle vient de vivre est l'horreur suprême : on a menacé l'être qu'elle aime le plus au monde. On a failli le tuer. Fallait-il qu'elle ait peur pour trouver la force de cogner si fort !

Bien que sa toison barbe-à-papa ait atténué le coup, la peau de la victime, fendue, laisse échapper beaucoup de sang. Une mare cramoisie, qui se fige lentement et macule le sol de terre battue, sous sa tête.

— Tu crois qu'elle est morte ? s'inquiète Violette.

La poitrine de Lucie, se soulevant à intervalles réguliers sous le tissu léger du chemisier, la rassure aussitôt.

— Elle est juste assommée, dit Cyril.

— Mais qu'est-ce qu'elle saigne !

— Normal ! Tu te souviens quand j'étais tombé de vélo ? Ça m'a fait pareil, et j'ai eu trois points de suture.

Papa m'a expliqué que les blessures dans les cheveux « pissent » toujours beaucoup, parce qu'il y a plein de petits vaisseaux à cet endroit-là. Mais ce n'est jamais très grave.

— T'es sûr ?

— sûr et certain !

— Heureusement... Tu t'imagines, si je l'avais tuée ? Elle a beau être folle et dangereuse, ce n'est pas une excuse. J'ai pas envie de me retrouver en taule, moi !

— La tête de Papa et Maman en apprenant ça !

— C'était de la légitime défense, pourtant !

— Ça, ma vieille, faut le prouver... Y a que toi et moi comme témoins, et ils voudront jamais nous croire quand on dira ce qui s'est passé. Ils prétendront que c'était un jeu.

Un jeu...

Violette mordille ses lèvres comme pour s'empêcher de pleurer.

— On le sait bien, nous, que ce n'était pas un jeu, hein Cyril ! On le sait bien, nous, qu'elle voulait VRAIMENT t'égorger !

— Ben oui...

D'un doigt précautionneux, la fillette tâte les cheveux de sa victime, collés à la peau par l'hémoglobine.

— Oh !

Elle vient de rencontrer, à l'endroit de l'occiput, une bosse énorme qu'elle compulse avec effarement.

— C'est aussi gros qu'un œuf !

— Tartouille pas là-dedans, espèce de dégueulasse, la houspille son frère.

Violette retire sa main poisseuse, l'examine, fronce le nez, et s'essuie sur sa chemise où elle laisse des empreintes brunâtres.

— Qu'est-ce qu'on va prendre quand elle se réveillera, dit-elle, en zyeutant la baby-sitter avec perplexité.

— Faut commencer par cacher le couteau, pour pas qu'elle nous transperce le bide, assure Cyril.

— Va le jeter dehors, enterre-le ou planque-le sous la mousse. Mais rappelle-toi l'endroit pour qu'on le retrouve après, sinon gare à l'engueulade des forestiers !

Tandis que son frère obtempère, la fillette réfléchit. Une idée la tarabuste. Elle hésite un instant, puis se décide et part en quête de... À propos, où cela peut-il bien se trouver ? Elle se souvient pourtant d'en avoir vu quelque part... Ah ! Ici, sous l'évier !

À quatre pattes, elle furète et, triomphante, extirpe un rouleau de corde du minuscule placard.

— Viens me filer un coup de main ! crie-t-elle à son jumeau.

En deux temps, trois mouvements, Lucie se retrouve saucissonnée.

— Serre bien les nœuds, hein, qu'elle ne puisse pas les détacher ! recommande Violette.

La remarque est superflue : Cyril met d'autant plus de cœur à l'ouvrage que sa gorge le chatouille, et qu'il évoque encore, avec un frémissement d'horreur, le métal froid pénétrant peu à peu dans sa chair.

Lorsque Lucie reprend connaissance, quelques minutes plus tard, quelle n'est pas sa surprise de se trouver totalement immobilisée.

— Où... où suis-je ? murmure-t-elle.

Serrés l'un contre l'autre, les jumeaux l'observent curieusement. Leurs craintes de tout à l'heure se sont envolées, et ils ont repris un peu d'assurance. Premièrement, Lucie est bien vivante ; pas de souci à se faire de ce côté-là. Deuxièmement, elle ne peut plus leur faire de mal. Finalement, ils s'en sont bien tirés !

Et même... À la réflexion, cette aventure serait presque excitante. On se croirait dans une BD !

La baby-sitter tente en vain de remuer bras et jambes, grimace de douleur, se plaint :

— Ma tête...

— Évidemment, avec le gnon que t'as pris ! approuve Cyril.

— J'ai failli te péter le crâne en deux, renchérit Violette. Encore un peu et t'étais morte.

— Nous, on ne voulait pas te faire du mal, mais c'est ta faute, tu nous as obligés !

— Il a fallu qu'on te mette hors d'état de nuire...

Oh, la belle phrase ! Une phrase-type de bande dessinée. Jamais Violette n'aurait cru qu'elle la prononcerait un jour, dans la vraie vie !

Très lentement, Lucie reprend pied. Ses oreilles bourdonnent, comme lorsqu'on a trop longtemps séjourné sous

l'eau. Cette rumeur interne l'empêche d'entendre ce que disent les enfants, et, durant un bon moment, c'est à peine si elle réalise leur présence. Mais quand elle prend conscience, malgré l'état qui lui broie les tempes, de la situation dans laquelle elle se trouve, c'est l'affolement.

Elle tente en vain de rassembler ses idées, lâche quelques onomatopées pâteuses, et finit par bredouiller :

— Mais... Que se passe-t-il ? Qu'avez-vous fait ?

— On t'a attachée, ma vieille ! répond Cyril, avec une sorte de jouissance – car sa rancune est encore vive.

— P... Pourquoi ?

— Pour pas que tu nous dégommes, tiens ! Si ma frangine avait pas été là...

Il montre son bobo d'un geste accusateur. Mais Lucie n'a aucun souvenir de ce qui précède, et ne comprend pas de quoi il s'agit.

— Bon, assez déconné, les mômes, gronde-t-elle, dans un sursaut d'autorité. Grouillez-vous de me délivrer ou je me fâche !

— Pas question ! répond Violette, qui a retrouvé toute son assurance. D'abord, t'as pas le droit de nous obliger, t'es pas notre mère. Et d'ailleurs, maintenant c'est nous *qu'on* commande, et toi qui obéis. La preuve : pour commencer...

Elle se creuse un instant les méninges. Que va-t-elle bien pouvoir trouver comme brimade pour asseoir son pouvoir tout neuf ?

— ... Tu vas nous raconter la suite du *Petit Poucet* !

La baby-sitter a un haut-le-corps.

— Je ne vais rien vous raconter du tout. Défaites immédiatement ces liens ou ça va barder ! Je vous accuserai à vos parents et vous serez punis ! Je...

Elle s'agite, bégaie. Son casque de souffrance lui lance horriblement. Front, nuque, maxillaires même, sont le siège de spasmes violents, dont chaque pulsation fait jaillir, dans son crâne, des gerbes d'étincelles.

— Oh, j'ai mal, j'ai mal..., gémit-elle. Redressez-moi, au moins...

Pas de problème. En s'y mettant à deux et en poussant, tirant, ahanant, les mouflets parviennent à l'asseoir, dans une position déjà plus supportable.

L'intensité de la migraine diminue d'un cran.

— Maintenant, raconte !

Le regard de Lucie lui oppose un refus catégorique.

— Ah, c'est comme ça ! s'énerve Violette. T'as pas compris la leçon ?

Dans le foyer, elle attrape un bout de bois à moitié consommé et le brandit, menaçante.

— Tu veux une deuxième bosse ?

Un sanglot rauque soulève la prisonnière. Elle étouffe un râle d'agacement et ferme ses paupières brûlantes. Oh, dormir, dormir...

— Laissez-moi, je vous en supplie..., geint-elle.

Après une brève hésitation (tout de même, cette Violette, elle exagère !), Cyril prend le parti de sa sœur. Lui aussi commence à apprécier la situation.

— *Le Petit Poucet* ! revendique-t-il à son tour.

— Sinon, panpan ! ajoute Violette, en levant son bâton.

Force est, à la malheureuse Lucie, de se soumettre aux exigences de ses bourreaux.

— Où en étais-je ?... s'enquiert-elle, lamentable.

— À la chair fraîche, répond Cyril, tout guilleret.

— Ah oui...

Un feu d'artifice lui vrille subitement le cerveau, rayonnant jusque dans son dos. Sa voix se brise.

— Alors, tu commences, oui ou non ? s'énervent les jumeaux.

Dans la main de Violette, le bâton se balance. Lucie louche en le fixant avec effroi.

— La femme de l'ogre se mit à trembler et répondit : « Tu te trompes, mon chéri, il n'y a ici que de la soupe de légumes. Veux-tu que je t'en serve une assiette ? » Ayant avalé le contenu de la marmite, l'ogre alla se coucher. De leur cachette, Poucet et ses sept frères entendirent bientôt ses ronflements.

Progressivement, le ton de la conteuse s'affermir. Le mal de tête s'est un peu estompé, et cette trêve lui permet de réfléchir. Tout en parlant, elle s'interroge sur ce qui s'est passé. Quelle mouche a piqué ces petits démons ? Pourquoi l'ont-ils ligotée ? Que comptent-ils faire d'elle ? Comment leur échapper ? Questions cruciales auxquelles il lui est impossible, pour l'instant, de répondre.

Bon. L'essentiel est de jouer leur jeu, d'endormir leur méfiance. Ne pas les contrarier, surtout ! Et profiter de leur passion des contes pour tenter de les amadouer. Un musicien, au Moyen Âge, a bien envoûté des rats en leur jouant de la flûte, et les a entraînés jusqu'à la rivière où il les a noyés ! Sans aller jusque-là, elle pourra peut-être leur échapper, et éventuellement les mettre hors d'état de nuire...

— Au milieu de la nuit, Poucet sortit du coffre et partit en exploration. Il découvrit les sept petites ogresses, installées dans leurs lits douilletts. « Nous serions mieux ici, sous ces chauds édredons, qu'entassés avec les fagots ! », se dit-il. Il alla chercher ses frères, et les garçons s'insinuèrent aux côtés des fillettes, en prenant soin de ne pas les réveiller.

» Les petites ogresses étaient très laides. Elles avaient les dents pointues, sentaient la charogne, et portaient sept couronnes dorées, car leur père les appelait « mes princesses ». Avant de s'endormir, Poucet prit soin d'échanger ces couronnes contre les sept bonnets de laine tricotés par la bûcheronne pour ses fils.

» Un peu plus tard, l'ogre s'éveilla. Il avait faim. Les poireaux, les carottes et les choux ne l'avaient pas suffisamment nourri. Se fiant à son flair, il parcourut la maison et finit par aboutir dans la chambre de ses filles. C'est là qu'il aperçut, à côté des couronnes, sept bonnets inconnus. La voilà, l'odeur de chair fraîche qui avait titillé son flair ! En se léchant les babines, il affûta son grand couteau

— En se regardant les yeux, il avait son grand couteau...

Les jumeaux se lancent un regard de connivence.

— Comme toi, tout à l'heure, dit Cyril à Lucie.

Celle-ci, qui ne saisait pas à quoi il fait allusion, croit encore à un jeu. Un jeu cynique, cruel, dont elle ignore les règles mais qui, apparemment, l'a prise pour cible.

— T'as vraiment oublié ou bien tu fais semblant ? s'enquiert Violette, troublée.

— Elle fait semblant, évidemment ! s'empresse de répondre Cyril.

Et, instinctivement, il se tâte la gorge.

— Mais de quoi parlez-vous, à la fin ? s'emporte la baby-sitter. Je ne comprends rien à vos salades !

— Tu ne te souviens pas que t'as voulu égorger mon frangin ?

Une bouffée glacée envahit la jeune fille. Mon Dieu ! Aurait-elle éprouvé une pulsion meurtrière envers ces deux agneaux, comme jadis envers... ?

Non, non, c'est impossible !

*En l'apercevant là, devant elle, au pied de ce lit où elle se croyait en sécurité, une haine aveugle envahit Lucie.*

*Un désir de tuer d'une telle virulence qu'il dépasse sa peur, pourtant démesurée.*

*Cet être qu'elle déteste plus que tout au monde, ce monstre auquel elle croyait avoir échappé, l'a retrouvée et lui sourit.*

*Oh, ce sourire, cette grimace, plutôt, ce hideux rictus !*

*Un vertige la saisit, si violent qu'elle a le souffle coupé. Elle vient de VOIR le rictus charcuté par sa main à grands coups de poignard. Le monstre, défiguré, sanglant, a couiné à pleins poumons avant de s'abattre, moribond, le visage percé de part en part. Et elle s'est acharnée sur sa dépouille, la joie au ventre.*

*Mais la vision s'estompe. Ce n'était qu'un rêve, hélas. Le monstre, intact, sourit toujours.*

*— Nous l'avons soignée de notre mieux, dit Maria. Mais elle est encore en état de choc. Il vaudrait mieux qu'elle voie un médecin.*

*— Je m'en occupe, répond le monstre. Merci de m'avoir averti si vite. J'étais inquiet, vous comprenez...*

*— Voulez-vous que je prévienne la gendarmerie ? demande l'homme à l'accent espagnol.*

*— Je m'en charge. Aidez-moi seulement à la porter dans la voiture.*

Après si longtemps, aurait-elle de nouveau perdu les pédales ?

Impossible, voyons, impossible ! Son psy lui a juré qu'elle était guérie. Le tiroir est fermé !

Fermé, le tiroir ?

Plus tout à fait, depuis hier.

Un frisson lui lacère l'omoplate.

— Et il fait quoi, avec son grand couteau, l'ogre ? s'enquiert Violette.

Lucie soupire et abandonne, autant que faire se peut, les épouvantes de son passé.

— Il le leva sept fois sur les sept enfants à bonnets, en prenant bien soin de ne pas faire de bruit, pour ne pas déranger ses « princesses ». Au premier coup, il fendit la poitrine du premier enfant, et en extirpa le cœur, qu'il avala sans le mâcher. Au deuxième coup, il troua le ventre du deuxième enfant et s'empiffra de ses entrailles toutes chaudes. Au troisième coup, il fendit la gorge du troisième enfant, et but à même la veine le sang frais qui en coulait. Au quatrième coup, il ouvrit la tête du quatrième enfant et goba sa cervelle avec gourmandise. Au cinquième coup, il trança le bras droit du quatrième enfant et le rongea, à la manière d'un chien rongéant un os. Au sixième coup, il sectionna le pied gauche du sixième enfant et se régala à croquer ses orteils, qui paraît-il sont un morceau de choix...

— Et au septième coup ? s'écrient les jumeaux subjugués.

— Vous le saurez si vous me détachez.

Les jumeaux se consultent. La tentation est forte !

— Non, décide Cyril après réflexion. C'est une ruse. Elle risque de nous faire tout ce qu'elle vient de décrire.

— Oh, c'est horrible ! dit Violette.

Et elle flanque son bâton sur le front de Lucie, en l'exhortant sévèrement :

— Continue !

Au lieu de parler, la conteuse beugle. Le choc a ranimé la douleur, un ouragan se déchaîne dans sa caboche. Un nouvel hématome apparaît sous sa frange, à la limite de l'arcade sourcilière. La peau tuméfiée gonfle de façon surprenante, puis se fend. De la crevasse gicle un ruisseau pourpre, qui se répand illico dans l'orbite. Puis le liquide « jus de framboise » coule goutte à goutte le long des cils.

— T'es effrayante, comme ça, constate Cyril, impressionné. T'as l'air borgne.

— On dirait que tu pleures rouge...

Ils attendent, en proie à un curieux mélange d'effroi et de plaisir, que les cris de la conteuse se calment, puis Violette, étonnée par sa propre audace, dit doucement à son frère :

— On lui en remet un de l'autre côté ?

— NON ! gueule Lucie.

— Alors, dis-nous ce que l'ogre a fait au septième enfant !

Lucie absorbe une goulée d'oxygène qui siffle bizarrement en pénétrant dans ses poumons, et lâche :

— Le septième enfant, il lui arracha les yeux et les suçà comme des bonbons.

— Wah ! Génial ! fait Violette. Tu crois que c'est bon ?

— Succulent, sûrement ! répond son frère.

— Si on essayait ?

Elle s'approche de Lucie avec des mines gourmandes, tend l'index vers sa figure. L'autre hurle à s'en déchirer les poumons. Emportés par l'excitation du sang, la cruauté du conte, et l'odieux sentiment qu'on éprouve en tenant quelqu'un à sa merci, les jumeaux, insensiblement, glissent vers le sadisme. Ils « jouent » maintenant aux tortionnaires.

Le mignon index gigote quelques secondes devant les paupières serrées à craquer, puis se retire.

— C'était pour rire, s'esclaffe Violette. Je sais bien que les yeux c'est mauvais, vu que les larmes sont salées !

— Surtout quand y a du sang dedans, ajoute son frère.

— Alors, cet ogre ?

Lucie ne sait plus où elle est ni ce qu'elle fait. Cauchemar et réalité se confondent, passé et présent également. Elle n'est plus qu'une boule de souffrance, d'angoisse, de terreur, à la merci de ses tourmenteurs. Dans ce magma d'horreur, une unique certitude : il faut qu'elle raconte, et raconte, et raconte encore pour éviter le pire.

Sa seule planche de salut, c'est *Le Petit Poucet*.

— Une fois le carnage terminé, l'ogre, repu, retourna se coucher. C'est sa femme éplorée qui l'éveilla. Devant ses filles étripées, égorgées, décervelées, énucléées, amputées, la pauvre créature poussait des cris affreux et maudissait son époux. S'apercevant de sa tragique méprise, celui-ci joignit ses plaintes aux siennes, et jura de se venger. Mais Poucet et ses frères étaient déjà loin. À la faveur de l'aube, les malheureux enfants avaient retrouvé leur route et se hâtaient vers leur logis.

» L'ogre possédait une paire de bottes de sept lieues, grâce auxquelles il franchissait les monts et les rivières à la vitesse de l'éclair. Il les chaussa et explora la région de long en large, puis, fatigué de courir, se reposa à l'ombre d'un grand arbre. Il retira ses bottes et les posa près de lui. Poucet s'en empara et, en trois enjambées, retourna chez l'ogre et dit à sa femme : « Votre mari vient d'être capturé par des bandits qui menacent de l'occire. Je suis mandé pour quérir sa rançon. » En dépit de sa cruauté, la femme de l'ogre aimait son mari, de sorte que l'enfant s'en retourna, chargé de très grandes richesses qu'il s'empressa de remettre à ses parents. Toute la famille vécut dans l'opulence, et plus jamais les bûcherons ne cherchèrent à perdre leurs enfants.

Violette s'épanouit :

— À la bonne heure !

— Je suis bien contente pour eux, conclut Cyril. J'adore les histoires qui finissent bien.

Il bâille, imité, avec une seconde de décalage, par sa jumelle. La journée est déjà bien avancée. À vue de nez, il doit être quatre heures. Peut-être cinq. Le soleil est moins haut dans le ciel, si bien que ses rayons, arrêtés par l'écran des arbres, n'atteignent plus la clairière.

— Il commence à faire frisquet, constate Violette, qui ne porte qu'un jean et un tee-shirt.

— J'ai faim, ajoute son frère.

Un simple clin d'œil leur suffit pour s'entendre.

— On retourne chez nous, annoncent-ils en chœur.

— Mais... et moi ? proteste Lucie.

— Toi, tu restes là, dit Violette, péremptoire.

— Voyons, réfléchissez ! Vous ne pouvez pas me laisser ici, que vont dire vos parents ? Et qui va vous garder ?

— On se gardera bien tout seuls.

— Maman t'a engagée pour t'occuper de nous, pas pour nous couper en morceaux, précise gravement Cyril.

— Je n'ai pas voulu... ce n'est pas vrai... bégaie Lucie. Je vous promets... je vous promets une autre histoire si vous me détachez. Et puis, ce soir, je vous ferai des pâtes au basilic, c'est ma spécialité. Vous verrez comme c'est bon ! Et puis... (les arguments se bousculent sur ses lèvres)... je préparerai des îles flottantes pour le dessert. Vous aimez les îles flottantes ? Moi, j'y mets beaucoup de vanille et des vermicelles en chocolat. Et puis... et puis... on regardera *Peter Pan* sur le magnétoscope (de plus en plus volubile) et on mangera des crêpes, oui des crêpes avec du sirop d'érable, et aussi... heu... du gâteau, un quatre-quarts à la chantilly, plein de crème dessus, et du... du coulis de groseilles à l'intérieur...

— Te fatigue pas, va, l'interrompt Cyril. C'est pas toutes ces promesses qui nous feront changer d'avis.

— N'empêche, moi, j'ai l'eau à la bouche, s'exclame Violette. On y va ?

Ils se prennent par la main, et sortent en courant.

— Revenez, revenez, ne me laissez pas ! crie la baby-sitter, au comble de l'angoisse.

Mais ils sont déjà loin.

Le cellier est plein à craquer. Le congélateur aussi. Quand on habite au diable Vauvert, faut avoir de la réserve de bouffe, surtout avec une grande famille. Maman fait les courses une fois par semaine, et ramène toujours de quoi nourrir un régiment. « Chez nous, on peut tenir un siège », a-t-elle coutume de proclamer.

Les jumeaux n'ont donc que l'embarras du choix.

Armés d'un grand panier, ils vont à la pêche aux délices. Comme ils n'ont rien mangé de la journée, leurs petits ventres crient famine. De plus, les émotions, ça creuse. Cyril et Violette, malgré l'enthousiasme excessif qu'ils affichent, ne sont pas dans leur état normal. L'angoisse a foré son nid dans leurs ventres.

Et ce nid, pour le combler, il faut beaucoup de nourriture, tous les boulimiques vous le diront !

— Des madeleines, une tablette de chocolat, un paquet de Chamallow et du lait concentré sucré, énumère Cyril, entassant les denrées dans le nid d'osier blond.

— Des chips, une bouteille de grenadine, de la compote, des glaces..., ajoute sa sœur.

Elle salive. Sera-t-elle rassasiée, avec tout ça ? Pas sûr, pas sûr... Mais elle se régale d'avance. Sous leur auvent de cils dorés, ses yeux brillent comme des escarboucles.

— Tiens ? De la brioche fourrée aux pruneaux. Mmmm ! Et des rouleaux de réglisse, et de la pâte d'amande... Oh, et là, des flans au caramel !

— Du beurre de cacahuète !

— Des yaourts aux fruits ! Des sucettes !

— Et n'oublions pas les boîtes pour le chat !

Ils ne savent plus où donner de la tête. Tant d'abondance les enivre.

Cyril est si nerveux qu'on le croirait monté sur ressorts. Violette, moins exubérante mais aussi excitée, rafle tout ce qui passe à sa portée. Bientôt, le panier est si lourd qu'ils doivent se mettre à deux pour le soulever, et encore : ils y renoncent très vite et se contentent de le traîner sur le carrelage.

Enfants et provisions se retrouvent au salon. Anatole les y rejoint et se love contre sa maîtresse.

Enfants et provisions se rejoignent au salon. Anatoles y rejoint et se love contre sa maîtresse.

— Tu m'as manqué, toi, tu sais, lui susurre tendrement celle-ci.

— On se passe des cassettes ? propose Cyril, allumant le magnéscope.

Au programme : Tex Avery non-stop. Papa a enregistré l' *hommage* à la télé, plusieurs semaines de suite. Ça fait une bonne centaine de dessins animés, de quoi tenir toute la nuit ou presque.

Tandis que les personnages hystériques gesticulent sur l'écran, dégringolent des immeubles, s'écrabouillent sur les murs, se bagarrent à la hache et passent sous des rouleaux compresseurs, le jour décline. Insensiblement tout d'abord, la montagne prend des teintes moins vives, le ciel se ternit un peu. Un brouillard impalpable assombrit l'atmosphère. Puis le processus s'accélère. Derrière les baies vitrées, l'extérieur devient opaque.

— Quoi de neuf, docteur ? demande Bugs Bunny, mâchonnant une carotte en faisant des claquettes.

Et Porky de répondre, les mains sur les oreilles :

— Je je je ne supporte pas le bruit.

Au même instant, un piano lui tombe dessus. Quand il s'extirpe des débris, il est aussi plat qu'une semelle.

La bouche pleine, barbouillés de gelée chimique et de colorant à la cochenille, les jumeaux rient à s'en décrocher les mâchoires.

D'un rire qui sonne faux.

Car là-bas, dans le bois obscur, au fond d'une maisonnette semblable à celle de l'ogre, une femme est attachée.

Une rousse à la peau blanche, au corps douillet, si douce et si gentille...

Si douce, si douce. Avec un sourire meurtrier.

## 9

Dans la cabane des forestiers, l'ombre s'épaissit à vue d'œil. C'est à peine si Lucie peut encore distinguer, en écarquillant les paupières, le contour des objets qui l'entourent. Elle a beaucoup appelé, espérant que le départ des enfants n'était qu'un simulacre et que, planqués à proximité, ils jouissaient méchamment de leur farce. Mais, à la longue, force lui fut d'admettre la triste vérité : ils l'avaient bel et bien abandonnée.

Alors, elle a pleuré. D'impuissance, de rage. De remords aussi. Dans quel guépier s'était-elle fourrée, une fois de plus ? Et qu'y avait-il de vrai, dans les accusations de ces petits monstres ?

Questions flippantes, et sans réponses. Dans l'immédiat, du moins. Alors, ses préoccupations ont changé de tournure. Maintenant, la baby-sitter, en proie aux affres de sa conscience, se morfond.

Que font Cyril et Violette, livrés à eux-mêmes ? De quelles polissonneries se rendent-ils coupables ? Quels dangers les guettent ? Les statistiques sont formelles : quatre-vingts pour cent des accidents d'enfants sont dus à des causes domestiques. S'ils... Une sueur glacée envahit la jeune fille. S'ils venaient à tomber du balcon ? En frissonnant, elle se remémore la scène du matin, lorsque le barreau s'est brisé. Sans son intervention vigoureuse et rapide, c'était le grand plongeon.

Ou alors... S'ils absorbaient de l'eau de javel ? Il paraît que ça ronge les boyaux jusqu'à dissolution. Après, on n'est plus qu'une outre pleine de flotte, un cadavre mou. À part ça, qu'y a-t-il encore ? Le four à micro-ondes. En apparence, c'est un objet inoffensif : il ne brûle même pas. Mais mettez-y un être vivant, un chat par exemple, toutes ses cellules commencent à bouillir et il explose. Heureusement, l'habitable n'est pas assez grand pour y rentrer un gosse, ça réduit les risques.

Quoi d'autre ?

Le sinistre inventaire assaille la malheureuse, projetant dans son cerveau des séquences de films d'épouvante, dont les jumeaux sont les héros.

Le mixer ! Cette petite hélice qui tourne à toute vitesse vous bouffe un doigt comme rien. Toute la main, même. Cyril manchot se profile à l'horizon, tendant ses petits moignons d'un geste accusateur. Puis c'est le tour de Violette, lacérée par le robot-marie, dans lequel son frère lui a fourré le visage. Gros plan sur le trou béant du nez, les joues hachées, l'informe cavité de la bouche sans lèvres.

Et le fer à repasser, hein ? Au programme « lin », il monte à deux cents degrés. Bonjour le marquage au fer rouge !

Et les escaliers que l'on dégringole, les outils qui perforent, embrochent, déchiquettent, les lames de rasoir qui incisent ? Et les prises de courant ? C'est fou ce qu'il y a comme morts par électrocution ! Paraît que c'est horrible : on n'y passe pas tout de suite, on grésille, chaque nerf crame, tout le corps devient incandescent. Comme mort, il n'y a pas pire. Enfin, si : le ventilateur, par exemple, qui vous décapite en moins de deux.

Avec une sorte de frénésie, Lucie évoque les deux têtes, roulant sur le sol comme de gros ballons. Quelle expression a-t-on, à l'instant du décollement ? Les traits se figent-ils instantanément, arrêt sur image, ou continuent-ils à bouger, témoignant *de visu* de l'atroce sensation qu'éprouve le condamné ? À quoi ressemblait Louis XVI, en chutant dans le panier ? À un masque de cire ou à un supplicé ? A-t-il *vu* basculer la foule ricanante massée autour de la guillotine ? Durant combien de temps son cerveau irrigué a-t-il nourri le nerf optique et généré une pensée ? Une, deux, trois secondes ? Le temps de *réaliser*...

*Je débloque, se morigène-t-elle. Ce n'est vraiment pas le moment de ressasser ce genre de délire !*

Il fait de plus en plus noir. Un noir dense, oppressant, que tempère à peine, derrière la minuscule fenêtre, un faible rayon de lune s'insinuant entre les branchages.

La captive a renoncé à détacher ses liens. Elle s'y est meurtrie, durant des heures, les poignets. Ces sacrés garnements savent faire des nœuds, et la corde est de bonne qualité. Les membres engourdis, le dos cassé, assailli par les crampes et les fourmillements, Lucie évoque les enterrés vivants. L'angoisse qui l'étreint flirte avec la démence.

S'éveiller d'un profond sommeil, ouvrir les yeux et ne rien voir. Autour de soi, des planches. Une boîte dont le couvercle est cloué, faite juste à votre mesure, et aucun moyen d'en sortir.

On commence par crier. C'est inutile, personne ne vous entend : on est sous terre, profondément enfoui dans le royaume des morts. Bouclé avec les cadavres en décomposition. Alors, on gratte. On gratte, on gratte. Les ongles s'usent sans entamer le bois. Bientôt, on n'a plus d'ongles, mais on continue, avec le bout sanglant des doigts.

Jusqu'à ce que, épuisé, suffoquant, tordu par la claustrophobie, on perde la raison.

La nuit, dans les cimetières, ces brames lugubres sortant du ventre de la terre, c'est la plainte des mourants trop tôt ensevelis qui appellent à l'aide.

Et ce hululement, qui monte de la maison des gardes forestiers et hante la forêt ?

C'est celui de Lucie, ligotée dans la nuit, que ses démons taraudent et qui exhale sa peur.

Les hurlements des loups lui font écho.

10

*Lucie est dans sa chambre. Elle vient de broser ses longs cheveux, qu'elle natte pour dormir. Ça leur évite de s'emmêler. Elle a passé sa chemise de nuit blanche, au col et aux poignets de dentelle. Le miroir de la coiffeuse lui renvoie son image : celle d'une gamine précocement formée, aux hanches et aux seins lourds, empreinte d'une sensualité dont elle ignore encore la troublante portée. Elle se trouve jolie, se sourit, passe sur ses dents brillantes un bout de langue fripon, histoire de les lustrer, et bombe le torse avec coquetterie.*

*C'est alors qu'« il » entre. Et le charmant tableau sombre dans l'horreur.*

*Elle ne réalise pas tout de suite de quelle nature est « sa » visite. Vient-il pour la tuer, comme sa mère ? Prise de panique, elle cherche à fuir, mais il lui barre la route de son énorme masse. Alors, elle recule jusqu'au mur du fond et s'y adosse, un froid glacial dans l'âme. Puis elle « le » défie du regard. Qu'au moins, s'il l'exécute, elle voie la mort en face !*

*C'est seulement lorsqu'il avance sa patte vers elle que la jeune fille comprend.*

*Une nausée la soulève. La patte se pose sur sa poitrine, s'y attarde, en soupèse les globes généreux. L'écœurant faciès est parcouru de tics. Certaines races d'animaux – les sangliers, entre autres, et les porcs – manifestent ainsi leur appétit charnel. La lippe cramoisie, que souille une écume crayeuse, palpite de concupiscence avant d'émettre un grognement trivial.*

*La poigne se referme sur la fragile mamelle, et la pétrit. Le sang de Lucie ne fait qu'un tour.*

*— Non ! Non ! s'écrie-t-elle.*

*Où l'enfant bafouée a-t-elle trouvé la force de repousser l'assaillant ? Et la vivacité de lui filer entre les doigts, pour foncer vers la porte ? En présence du viol, les instincts primitifs des femelles se réveillent : pulsions de meurtre, de castration inscrites dans leurs gènes en réponse à cette infamie, depuis les temps barbares où le mâle décréta « je prends ».*

*L'instant d'après, elle est dehors.*

*Il la suit.*

*Elle se met à courir ; il presse le pas derrière elle. Bien que massif, il est robuste et entraîné. Il la rattrapera vite.*

*Dans le lointain, le coucou chante une dernière fois, avant le grand silence de la nuit.*

*De l'autre côté de la route s'ouvre la lisière du bois.*

*La longue poursuite commence.*

Comme chaque fois que le tiroir s'entrouvre, Lucie est en enfer. Elle ne se souvient pas de ces heures tragiques, restituées par sa mémoire, ELLE LES REVIT. De plus en plus nettes, obsédantes, vivaces. Et chaque fois, le même effroi démesuré l'assaille.

Autour d'elle, comme *cette nuit-là*, les ténèbres. La forêt bruissante et ses mille rumeurs nocturnes. La lune, se coulant dans la ramure. Et le souffle vorace du prédateur.

Elle l'entend, ce souffle, elle l'entend RÉELLEMENT, ici, dans la cabane des gardes forestiers. Ce n'est pas une illusion, un fantasme né de son imagination enfiévrée, non : c'est lui, lui, le monstre, l'insatiable, qui continue à la poursuivre, toujours et partout, en dépit du temps, de l'espace, de la destinée. Derrière elle à jamais. À JAMAIS. JUSQU'À CE QUE MORT S'ENSUIVE.

*Tout d'abord, elle croit l'avoir semé. On n'y voit pas à un mètre, et la végétation est si touffue qu'un gibier, quel qu'il soit, peut s'y dissimuler sans mal. Le chasseur, dépité, aura rebroussé chemin. Ou il erre dans le mauvais sens. En tout cas, Lucie ne risque plus rien.*

*Elle ralentit sa course.*

*Ses pieds nus la font horriblement souffrir. Épines et ronces les ont labourés, la chair est à vif. Quand elle les pose à terre, la douleur lui remonte jusque dans le ventre.*

*Comme elle va se laisser choir, épuisée, sur la mousse, un craquement, tout près, lui donne l'éveil. Une respiration qu'elle ne connaît que trop – râle asthmatique, pestilentiel, obscène, de bête en rut – emplit l'espace obscur.*

*« Il » est là. « Il » tente de se saisir d'elle. Elle l'insulte, se débat, lui échappe. Repart, « son » souffle sur les talons.*

Et maintenant, maintenant encore, elle en est convaincue, il est là, qui revient la harceler.

— Laisse-moi..., gémit-elle.

Ligotée, démunie, entièrement livrée à ses chimères, Lucie sent peu à peu sa raison vaciller.

Le tiroir s'ouvre tout à fait.

Par la petite fenêtre, deux yeux rouges la regardent.

11

— T'as pas mal au ventre, toi ? chuchote Violette.

Cyril ne répond pas. Roulé en boule dans le sofa, il ponce à poings fermés.

Sur les genoux de sa petite maîtresse, Anatole en fait autant. Depuis un moment déjà, l'écran s'est brouillé, mais Violette n'a pas eu le courage de remettre une cassette. Elle fixe sans les voir les plumetis grisâtres, et se demande si oui ou non elle va vomir. Sous la pression de son estomac en révolte, elle finit par se lever et courir aux W.-C. Anatole, dérangé, s'étire paresseusement, tourne trois fois sur lui-même, puis se réinstalle dans l'empreinte encore chaude.

La petite fille expulse, sans grandes difficultés, son trop-plein de sucreries. Le sommeil, sans crier gare, la prend, la joue posée sur la lunette.

\*

Dans l'Hôtel de la Vieille Ville, à Toulouse, Maman flippe. Elle a appelé tout l'après-midi, mais le téléphone est resté muet. Maintenant, elle fait une insomnie.

— Cesse donc de te tracasser, dit Papa. Que veux-tu qu'il arrive ?

— J'aurais juste aimé être rassurée. Je ne la connais pas, moi, cette rouquine. Toi non plus, d'ailleurs. Imagine qu'elle nous fasse des bourdes...

— Mais lesquelles, grands dieux ?

— N'importe quoi : qu'elle soit trop sévère, par exemple. Cyril est si sensible ! Ou qu'elle prépare mal la cuisine. Avec les problèmes de digestion de Violette, bonjour les dégâts !

Elle plisse son front d'un air soucieux :

— Mes pauvres trésors, soupire-t-elle.

Papa hausse les épaules avec agacement :

— Cesse donc de les couvrir, tes « trésors », et laisse-les vivre. Ce ne sont pas des bibelots, que diable ! Personne ne va te les casser ! Il faudra bien qu'un jour tu te décides à le couper, ce foutu cordon ombilical !

— Le plus tard possible, murmure Maman.

Très désagréable, cette boule qu'elle a au fond de la gorge. Elle ne lâche pas le téléphone des yeux.

— Essaie encore une fois, si ça peut te rassurer, lui conseille Papa.

— Tu ne penses pas qu'il est trop tard ?

— La baby-sitter ne doit pas encore être couchée, il est minuit à peine. Et quand bien même elle le serait, nous la tirerons du lit, voilà tout ! Si ta tranquillité est à ce prix, il ne faut pas hésiter !

Une sonnerie, deux, trois. Pas de réponse.

Cyril dort à poings fermés. La télé crachote. Les toilettes sont à l'autre bout de la maison.

Seul le chat a entendu le « pilou-pilou », mais il n'a pas bronché.

— On a le sommeil lourd, à vingt ans, dit Papa. Tu réessaieras demain matin.

\*

— Hooouuuuu ! Hooouuuuu !

Hypnotisée, Lucie fixe les points phosphorescents qui, maintenant, étoilent la clairière. Combien y en a-t-il ? Dix ? Vingt ? Cent ? Par-delà le carreau sale, des formes s'agitent. Des ombres menaçantes que la jeune fille a peine à distinguer au milieu des ténèbres, mais que trahissent leurs regards, d'un pourpre lumineux.

— Hooouuuuu ! Hooouuuuu !

Les loups ont flairé l'aubaine. Ils ont « senti la chair fraîche ». Ces mangeurs d'agneaux, de chevrettes, de bébés, sont craintifs par nature. Ils se terrent durant le jour, mais, une fois la nuit tombée, retrouvent leur instinct de chasseurs. C'est une meute affamée qui rôde dans les parages.

Leurs hurlements déchirent le silence.

« Comme tu as de grandes dents, Mère-Grand ! – C'est pour mieux te dévorer, mon enfant ! » Lucie EST le Petit Chaperon rouge. Elle a neuf ans, comme Cyril et Violette. Terrée dans la maison de son aïeule, elle attend, le cœur en débandade, que la mâchoire du loup se referme sur elle, comme elle s'est refermée sur sa pauvre grand-mère. Celle-ci gît, dépecée, sous le lit. Elle l'a VUE. Elle a VU sa dépouille sanglante, à moitié consommée. Et maintenant, elle SAIT que le même sort l'attend.

Elle a VU Mère-Grand sous le lit, elle s'en souvient très bien.

Ou dans la baignoire, peut-être ? La baignoire à l'eau rouge...

Lucie ne crie pas, les grandes épouvantes sont muettes. Mais en elle, oh, en elle ! Que sont les hurlements des loups s'élevant dans la forêt, à côté de ceux, dantesques, qui l'habitent, et se répercutent à l'infini dans les profondeurs de son gouffre mental ?

— Aaaaaaaah !

L'écho cosmique fait vibrer son cerveau, tournoie, puis se prolonge, comme repris par des milliers de bouches agonisantes.

— Aaaaaaaah ! Aaaaaaaah !

*Maman, pourquoi es-tu morte ?*

*Maman, j'ai peur des loups.*

*Maman, « il » me poursuit, me traque sans relâche.*

*Maman, viens à mon secours !*

Une voix. C'est la voix de Maman. Elle a jailli du tiroir de Lucie. Elle a couvert les plaintes de la meute, les brames cérébraux de la jeune fille. Et qu'a dit cette voix, cette voix tant aimée, surgie du passé, d'AVANT, des temps heureux ?

« Tire la bobinette, et la chevillette cherra ! »

Cyril saute sur ses pieds, tout étonné de ne pas être dans son lit, et décroche le combiné.

— Allô, Lucie ?

L'intonation familière achève de le réveiller.

— Bonjour, Maman ! claironne-t-il, tout content.

Au bout du fil s'exhale un soupir de soulagement :

— Ah, c'est toi, mon chéri ! Enfin ! Je me fais un sang d'encre depuis hier soir. Où étiez-vous ? Pourquoi n'avez-vous pas répondu ?

— On s'est promenés toute la journée. On a pique-niqué dans le relais forestier et, quand on est rentrés on s'est couchés tout de suite, ment Cyril.

— Tout va bien, alors ?

— Impec !

— Passe-moi Lucie, j'ai quelque chose à lui dire.

— Euh... (Grand embarras, puis idée lumineuse)... je peux pas, elle est aux toilettes.

— Elle en a pour longtemps ?

— Attends, je vais voir.

Il pose le combiné, attend quelques secondes puis, faussement essoufflé :

— Elle dit que oui, mais que je peux prendre la commission.

— Bon, alors écoute-moi bien : il y a un rôti au frigo, il faut le faire cuire d'urgence sinon il va se gâter. Mangez-le ce midi, avec de la purée mousseline et des petits pois surgelés.

— D'ac, m'man.

— Ta sœur n'est pas là ?

— Je crois qu'elle dort encore. Tu veux que je l'appelle ?

— Pas la peine, laisse-la se reposer. Dis-lui que je pense très fort à elle, et qu'elle ne mange pas trop de bonbons, surtout. Sur ce, je te quitte, mon minou. Je t'embrasse.

— Poutous, m'man. Poutous, poutous, poutous !

Comme une mitrailleuse, la petite bouche envoie des baisers dans les trous de l'appareil.

— Et soyez sages, surtout ! recommande Maman avant de raccrocher. Nous serons là demain soir.

C'est en allant faire son pipi matinal que Cyril trouve sa frangine, affalée dans son vomi.

— Beurk, t'es vraiment une truie ! s'exclame-t-il, indigné.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'est pas fraîche-fraîche. Jaune comme un coing, des cernes jusqu'au milieu des joues, une haleine à assommer un bœuf, bref, tous les symptômes d'une bonne grosse crise de foie.

Dans ces conditions, émerger n'est pas une mince affaire !

— Soif..., ânonne-t-elle, avant même d'ouvrir les yeux.

— Je veux bien aller te chercher de l'eau, dit sévèrement Cyril, mais c'est toi qui nettoies !

Il remplit le verre à dents de la salle de bains, le lui tend. Sans moufter, elle absorbe l'eau trouble, blanchie par les coulures de dentifrice séché. Ouf, ça va mieux.

— Moi aussi, je suis tout barbouillé, avoue Cyril, tâtant son ventre.

Puis, très gravement :

— Maman a téléphoné.

— Ah ? Tu lui as dit ? (Petite voix embarrassée.)

Avec le recul, ils ne sont pas trop fiers de leur exploit de la veille. La peur s'est estompée, ne laissant derrière elle, comme l'écume sur une plage après la marée, qu'une culpabilité inquiète.

N'ont-ils pas fait une très, très grosse bêtise ?

Mais non ! C'était de la légitime défense !

Et si... Et si Lucie avait juste corsé son récit par un mime un peu trop réaliste, sans mauvaise intention ? Et que ce soit eux qui aient mal interprété son geste ? Pourquoi pas, après tout ? On confond souvent jeu et réalité, lorsqu'on est enfant. Quand ils vivaient à Paris, Violette n'était-elle pas persuadée que la voisine du dessous était une sorcière ? S'en est-elle fait, des frayeurs, en la croisant dans l'escalier ! Et Cyril, qui cherchait un trésor dans la cave de l'immeuble, convaincu qu'elle servait de repaire à des pirates !

— Cyril, tu lui as dit ?

— Bien sûr que non, patate ! Qu'est-ce que j'aurais pris !

— Ouf...

Soupir de soulagement, puis, tout bas :

— Je voudrais bien qu'elle rentre.

— Moi aussi, mais avant, il faut tout arranger avec Lucie.

— Elle doit être furieuse !

Oh, qu'ils sont penauds, ces blondinets ! Comme ils aimeraient que les choses se résolvent d'un coup de baguette magique ! Que tout cela n'ait été qu'un cauchemar, qui s'efface au réveil !

— Qu'est-ce qu'on fait ? interroge Violette.

— Maman veut qu'on bouffe du rôti.

C'est tout ce que Cyril a trouvé à répondre. Sa sœur esquisse une grimace de dégoût.

— Beurk ! J'pourrai rien avaler aujourd'hui.

— Si on n'obéit pas, on va se faire gronder.

— Y a qu'à l'apporter à Lucie : je suis sûre qu'elle a la dalle. Comme ça, elle nous pardonnera peut-être...

— Bonne idée !

Sitôt dit, sitôt fait : dans un bout de papier alu, les moutards enveloppent la viande rouge. Il est un peu plus de dix heures, le soleil est au rendez-vous, et dans les arbres voisins les passereaux chantent à tue-tête.

L'air pur a tôt fait de dissiper les miasmes de l'indigestion, et c'est presque réconfortés que Cyril et Violette prennent, au pas de course, le chemin du bois.

Parvenus dans la clairière :

— Lucie ! Houhou, Lucie ! crient-ils à pleine voix.

Pas de réponse

— Je parie qu'elle ronfle encore ! dit Violette, en pénétrant en trombe dans la cabane. Quelle paresseuse !

Non, Lucie ne ronfle pas. Elle a même les yeux grands ouverts, sur un regard étrangement fixe. Dans son visage livide, pareil à celui d'une poupée de cire, pas un muscle ne bouge. Des dégoulinures de sang séché la maquillent, façon Grand-Guignol. C'est drôlement impressionnant !

Cyril la secoue de toutes ses forces :

— Lucie ! Lucie ! Qu'est-ce que t'as ? T'es malade ?

Aucune réaction.

— Faudrait la détacher..., suggère Violette.

— J'ose pas, elle me fout encore la trouille.

— Elle doit avoir envie de se dérouiller les jambes.

S'adressant à la baby-sitter :

— T'as des fourmis, Lucie ?

Lucie ne répond pas.

— Elle ressemble à un vampire..., murmure Cyril.

Toutes ses craintes de la veille sont revenues en vrac. Cette captive l'épouvante, d'autant qu'il ne comprend pas son attitude. Chez Violette, par contre, la pitié domine.

— Elle doit manquer de vitamines, décide la fillette après mûre réflexion. Faut la faire manger, après ça ira mieux.

Elle déballe sa bidoche. Un jus brunâtre fort peu appétissant suinte de la pièce de viande et imprègne le papier.

Une fade puanteur s'en dégage.

— Trouve-moi le couteau !

Cyril sort, récupère l'outil boueux jeté la veille dans la nature et le donne à sa sœur. Un lambeau sanguinolent danse bientôt devant Lucie.

— Tiens, l'exhorte Violette. C'est bon pour c'que t'as !

Docilement, la baby-sitter ouvre la bouche. Une grande bouche charnue, très colorée à l'intérieur. Dans son masque impassible, cette cavité mouvante fait un curieux effet. On dirait... un être vivant, une sorte de mollusque doué d'autonomie.

Les jumeaux, de plus en plus mal à l'aise, contemplant avec méfiance ce drôle d'animal-là.

L'animal, sans sourciller, absorbe la barbaque crue. Mâche, lentement, consciencieusement, avec ses dents de carnivore. Avale la bouchée réduite en bouillie. La glotte se soulève pour la laisser passer. Puis l'animal bée à nouveau, entrebâillant ses muqueuses incarnates pour réclamer la suite. Du coin de ses lèvres coulent deux filets de bave rose.

— Ben mince alors..., murmure Violette. T'avais raison, à propos du vampire...

Fascinée, elle enfourme. Le rôti d'un kilo y passe. Mais, bien que rassasiée, la baby-sitter reste atone.

— Tu pourrais dire merci, maintenant que t'as le bide plein, la semonce Violette.

Le mollusque s'agite.

— Merci, Marilou, dit une voix monocorde, impersonnelle, aussi peu nuancée qu'un timbre électronique.

Les jumeaux se regardent, ahuris :

— Qu'est-ce qu'elle a ? Elle ne parle pas d'une façon normale.

— On dirait un robot.

— Pourquoi elle m'appelle Marilou ?

— À quoi tu joues, Lucie ? demande Cyril, perplexe. Tu essaies encore de nous foutre les jetons ?

— On n'a pas peur du tout, fanfaronne Violette. Même, on trouve ça très amusant ! Tu devrais... (Sa petite bouille s'illumine)... nous raconter une histoire sur ce ton-là. T'es d'accord ?

— D'accord, répond la voix impersonnelle.

— Je veux *Peau d'âne*.

Que se passe-t-il ? Le masque se déforme, comme ces trombines de caoutchouc auxquelles on donne, par torsion, les expressions les plus invraisemblables.

Le mollusque s'ouvre en grand.

— Non, pas *Peau d'âne* !

On dirait un bébé sur le point de pleurer.

— *Blanche-Neige*, alors ? suggère Cyril, conciliant. (Il raffole des sept nains, surtout lorsque ceux-ci chantent « Ai-ho, ai-ho ».)

— *Blanche-Neige* ! ordonne Violette.

Le mollusque retrouve son calme.

Un long silence. Dans Lucie, le mécanisme se met en marche. Ordinateur cassé n'ayant gardé qu'une fonction unique dans sa mémoire déprogrammée, le cerveau de la baby-sitter suscite un univers factice. Le seul qui lui reste. Celui de sa lointaine enfance. Celui d'AVANT, quand Maman venait près d'elle avec *Les Contes de ma mère l'oye*, s'asseyait au bord de son lit, et lui faisait la lecture.

Ce sont les mots du livre qu'éjecte le mollusque. Les mots de Maman, mille fois entendus, soir après soir. Jusqu'à ce que la mort la fasse taire.

— Il était une fois un roi et une reine qui n'avaient pas d'enfants. Ils en éprouvaient un immense chagrin. Un jour d'hiver, la reine brodait en regardant tomber la neige, lorsqu'elle se piqua. Une goutte de sang coula sur le montant de la fenêtre, et la reine s'écria : « Comme j'aimerais mettre au monde une petite fille à la peau blanche comme la neige, aux cheveux noirs comme l'ébène et aux lèvres couleur de sang ! » Le ciel entendit sa prière, et, neuf mois plus tard, elle accoucha d'un bébé semblable à son souhait, qu'elle prénomma Blanche-Neige. Mais sa joie fut de courte durée, car elle mourut peu après.

Violette se serre contre son frère :

— Elle parle vraiment drôle, hein..., lui glisse-t-elle, mal à l'aise.

— On dirait qu'elle lit.

Pas une hésitation, dans son débit. Ni vie, ni chaleur. Aussi peu d'expression dans le flot de paroles que sur le

faciés pétrifié où se meut le mollusque.

Les mannequins de voyantes à la mâchoire mobile, débitant des enregistrements, dans les foires, ressemblent très exactement à ça.

— Le roi se remaria avec une femme fort belle, mais au cœur dur. Comme cette femme était jalouse de l'amour du roi pour sa fille, elle relégua celle-ci dans les cuisines. Traitée comme la dernière des servantes, la petite Blanche-Neige grandit et, malgré les guenilles et les mauvais traitements, devint bientôt une ravissante jeune fille. C'est ainsi qu'elle atteignit sa quinzième année...

*Quand Marilou a bu, elle perd son self-control et devient violente.*

*Comment peut-on aimer une femme pareille ? Lucie s'est souvent posé la question. Une virago puant la vinasse, aux cheveux mal décolorés, sombres de racines, pendouillant en mèches grasses, et vêtue sept jours sur sept d'une robe de chambre élimée, ouverte sur des dessous pas nets... Imaginez le tableau ! Et si encore elle était aimable ! Mais y a pas plus ronchon...*

*De deux choses l'une : ou elle fait la bringue, traîne dans les bars, petite, et, une fois rentrée, casse tout dans la baraque, ou elle est à jeun et rouspète. Sur Lucie, généralement (Lucie est son souffre-douleur). Dans les deux cas, la supporter est un tour de force.*

*Mais quand on n'a pas le choix...*

*Une belle-mère, même ivrogne, c'est quand même un parent. On doit lui obéir. Sous les bordées d'injures (injustifiées !) de Marilou, Lucie baisse la tête et s'écrase. Elle a intérêt : à la moindre insolence, c'est la baffé assurée. Ou pire.*

*Marilou a la main leste. Le pied aussi. Et avec elle, les assiettes volent bas. Une cicatrice au front, soigneusement cachée par sa frange carotte, rappelle à la jeune fille un souvenir cuisant. Sa belle-mère, l'ayant chargée, comme à l'accoutumée, de laver la vaisselle pendant qu'elle « s'en jetait un » au bistrot d'à côté, était rentrée complètement torchée. Son premier soin fut d'inspecter soupçonneusement l'égoûttoir. Un dépôt sombre resté au fond d'un bol la mit en pétard, et le drame éclata. Le bol en question fendit l'espace, pour venir s'écraser sur la tempe de Lucie. L'exploit se solda par trois points de suture et une trace indélébile.*

*Après, Lucie a laissé pousser ses cheveux.*

— La méchante reine pratiquait la magie. Elle possédait, dans l'aile gauche du château, une crypte secrète où nul n'avait le droit d'entrer. Dans ce sombre réduit étaient rangés toutes sortes d'alambics, de fioles, et de bocaux remplis d'étranges substances : langues de vipères, bave de crapauds, œufs d'aspics, venin de tarentules... De très anciens grimoires, écrits avec leur sang par des suppôts de Satan, et contenant des formules cabalistiques, des malédictions, des incantations démoniaques, des recettes de philtres et de poisons, s'alignaient sur les étagères. Un corbeau empaillé, un chat à cinq pattes et deux tourterelles noires peuplaient ce lieu maudit. Et derrière un rideau de velours cramoisi...

— Y avait le miroir, devine Violette.

— C'était un objet de cuivre vert venu du fond des âges, et façonné jadis par une druidesse. Son tain, marbré d'humidité, était à ce point terni que l'on s'y distinguait à peine. L'image qu'il reflétait semblait surgir d'une eau croupie, des glauquitudes d'un étang. Mais ce miroir avait une vertu singulière : il parlait. Quand la reine s'y mirait, il lui suffisait de poser la question rituelle : « Miroir, mon beau miroir, qui est la plus belle ? » pour qu'une voix d'outre-tombe, émanant du mercure, répondit aussitôt : « Vous êtes la plus belle, Majesté. » Le plaisir, alors, illuminait la face altière de la souveraine. Avec arrogance, elle se fardait et revêtait ses plus magnifiques atours. Puis elle se présentait devant le roi son époux, et l'ensorcelait par sa grande beauté.

*Quelquefois, le sommier grince. Un petit couinement, régulier comme un balancier d'horloge, s'élève de l'autre côté de la paroi, juste derrière la tête de Lucie. Et cela dure, dure... Lucie se ronge les ongles dans le noir, en attendant la fin de l'obsédante musiquette. Elle pense à sa mère, si tendre, si caressante. Où es-tu, Maman ? Pourquoi ne fais-tu pas cesser ce bruit ignoble ?*

*Maman, entre ses quatre planches, se décompose jour après jour. On dit que les cadavres se vident de leur eau, dans un premier temps. Des cloques les boursouflent, puis éclatent, éjectant des liquides pestilentiels, des humeurs, des pus, des urines. La chair putréfiée prend une consistance gélatineuse, et laisse échapper ce que, d'ordinaire, elle retient : les yeux, par exemple. Les ongles aussi. Quoique... Non, peut-être pas les ongles : il paraît qu'ils continuent à pousser pendant des semaines, deviennent des griffes au bout des doigts morts. Mais ils finissent quand même par tomber : les squelettes n'ont pas d'ongles...*

*Coin-coin. Coin-coin.*

*Maman avait la peau si douce, si douce... Julie grimpa sur ses genoux et réclamait « le baiser esquimau ». Ça consistait à se frotter, nez contre nez, le plus longtemps possible. La première qui se retirait avait perdu. À ce jeu, Julie était championne. Maman craquait toujours. Elle disait « pouce », et Julie s'écriait : « gagné ! » Après, elles avaient le nez tout rose.*

*Aujourd'hui, Maman n'a plus de nez. Paraît qu'il disparaît au bout d'une semaine.*

*Coin-coin. Coin-coin.*

*Tiens ? la cadence augmente.*

*Coincoin-coincoin-coincoin-coincoin.*

*Julie se bouche les oreilles. MAMAN, MAMAN, FAIS-LES TAIRE !*

*Tiens ? Ça s'arrête.*

*Un pas traînant, dans le couloir. Marilou sort de sa chambre, dépenaillée, des valoches sous les yeux, les lèvres indécemment gonflées, le ventre répandant d'exécrables fragrances. Elle se rend à la salle de bains. Lucie se lève, la regarde passer par le trou de la serrure que n'obstrue aucune clé, et ravale un haut-le-cœur.*

— Un jour, pourtant, le miroir répondit : « Vous êtes belle, Majesté, mais la princesse Blanche-Neige, qui travaille aux cuisines, est plus belle que vous. » À ces mots, la reine entra dans une violente colère. Elle cassa tout

dans sa crypte. Flacons et alambics furent saccagés, les élixirs se répandirent sur le sol où ils bouillonnèrent, le chat eut les yeux crevés, et les tourterelles les ailes arrachées. Seul le miroir échappa au saccage, car la reine y tenait plus qu'à son âme elle-même. Elle appela son homme de peine, une brute contrefaite et borgne qu'elle réservait aux basses besognes, et lui ordonna : « Emporte Blanche-Neige dans la forêt, tue-la et ramène-moi son cœur afin que je m'en repaïsse. » Le borgne s'inclina en signe de soumission, et partit.

*Il est même arrivé, une fois, qu'elle sorte à poil, puante et molle comme un bernard-l'ermite sans coquille. Lucie, qui l'espionnait, a failli dégueuler.*

— Lorsqu'il vit Blanche-Neige, si fragile, si frêle dans ses oripeaux déchirés, le borgne fut pris de pitié. Mais, comme il craignait des représailles, il n'osa se soustraire aux ordres de sa maîtresse. Il l'enleva et éperonna sa monture. Le cheval partit au galop et ne s'arrêta qu'en un endroit sauvage, perdu dans les marais, où nul ne risquait d'entendre les cris de sa victime. Mais, lorsqu'il leva son couteau pour exécuter la sentence, Blanche-Neige se mit à pleurer de façon si touchante que l'arme retomba. « Je veux bien vous épargner, dit alors le borgne, mais il ne faudra jamais reparaitre au château : ma vie et la vôtre en dépendent. » Blanche-Neige promit avec reconnaissance. L'homme tua une biche...

Violette bondit d'indignation.

— Oh ! Le sale type ! s'insurge-t-elle.

— ... lui retira le cœur et le mit dans un coffret, en lieu et place de celui de la princesse. Puis il s'en retourna à bride abattue, afin de mystifier la reine. Et Blanche-Neige demeura toute seule dans la forêt.

On dirait que le masque s'anime légèrement. Lucie cligne des yeux. Ses pupilles, moins dilatées, sont traversées d'éclairs de lucidité. Elle semble émerger de son état de somnambulisme et, bien que toujours aussi blême, commence à reprendre figure humaine. Elle tourne la tête vers la fenêtre et fixe la clairière, derrière la vitre sale. Une expression d'effroi se plaque sur ses traits.

D'un mouvement identique, les jumeaux suivent son regard.

Qu'y a-t-il, derrière cette fenêtre ?

Rien.

Rien que les arbres balancés par la brise, des oiseaux, des taches de soleil sur la mousse. Et quelquefois un écureuil...

— Toute seule dans la forêt, toute seule, TOUTE SEULE... articule Lucie.

*Elle court. « Il » la suit. Tout n'est que putrescence.*

— La forêt, la nuit, c'est comme un tombeau...

— *Maman, maman, j'ai peur, il va me rattraper !*

*Mais Maman ne viendra pas rassurer son enfant, la défendre contre le prédateur. Elle n'est plus, sous la glaise cannibale, qu'un résidu gluant rongé par les vers. L'immonde produit d'une digestion nécrophage, perpétrée par la nature.*

*D'ailleurs, ce que foulent les pieds de Lucie, est-ce autre chose qu'un magma de cadavres ?*

— Tant qu'il fit clair, Blanche-Neige cueillit des fleurs, chanta avec les oiseaux, parla aux faons et aux chevreuils, s'amusa avec les petits lapins. Son innocence charmait ces bêtes inoffensives, d'ordinaire si farouches. Mais, quand arriva le déclin du jour, quand la pénombre se déploya, s'insinua entre les fourrés, étira ses tentacules sournois, alors... alors...

*Un magma... Un magma qui vous aspire vers les entrailles de la terre et ralentit votre course, l'alourdit, l'engluie pour que l'autre, le monstre, vous atteigne plus sûrement.*

— *MAMAN !*

*Engloutie, maman. Désintégrée. Fondue dans le magma. Devenue le magma lui-même...*

— *MAMAN, MAMAN !*

*Les pieds nus de Lucie s'embourbent. Elle les extrait du sol avec horreur.*

— Au crépuscule, les animaux, craignant la nuit, rentrent au gîte, laissant la place aux carnivores, aux tueurs de l'ombre. Le paysage, si charmant sous le soleil, prend peu à peu d'inquiétantes apparences. Les branches des arbres se métamorphosent en racines crochues. Les bosquets fleuris servent de repaires aux satyres et aux faunes, créatures lubriques de cauchemars. Des loups rôdent, crocs en avant. Tout ce que la fange contient d'abjection : scolopendres, blattes, cancrelats, scorpions, remonte à la surface, et grouille. De bizarres clameurs jaillissent puis s'éteignent, avalées par les ténèbres ; plaintes, hululements, sanglots, auxquels répondent les stridulations des rapaces fondant sur quelque rongeur égaré.

— Comme c'est effrayant ! chuchote Cyril, serrant la main de sa sœur.

Elle répond à sa pression par une pression plus forte encore :

— J'en ai froid dans le dos !

Tous deux frissonnent, captivés par le vénéneux récit qu'éjecte le mollusque.

Imperturbable, le masque continue de parler.

— Blanche-Neige prit peur, terriblement, épouvantablement peur. Elle se mit à courir. N'était-ce pas une respiration qu'elle entendait derrière elle ? Les halètements d'un monstre généré par la nuit, qui la poursuivait et ne tarderait pas à la rattraper ?

*Les halètements du monstre se rapprochent. S'il la rattrape, s'il la rattrape...*

— *S'il me rattrape, je le tue !*

Les yeux de Lucie ne quittent pas la fenêtre. Elle se tait soudain, comme hypnotisée par un point, là-bas, sur l'horizon. Mais peut-être est-ce À L'INTÉRIEUR d'elle-même qu'elle regarde, dans le labyrinthe bourbeux de ses souvenirs.

Et peut-être se voit-elle, Blanche-Neige de quinze ans en chemise de nuit, fuir parmi les taillis hostiles, le ventre noué, les pieds en sang, le corps lacéré par les branchages, pleurant de haine en appelant sa mère.

Et lui, lui, à ses trousses, ne la lâchant pas d'une semelle, ogre, loup-garou, vampire en quête de chair fraîche...

— Alors ? s'impatiente les jumeaux.

— Après avoir couru durant des heures, la pauvre petite princesse, épuisée, transie, se laissa choir de tout son long au pied d'un arbre, et s'endormit. C'est une chanson qui, à l'aurore, la réveilla : « Aï-ho, aï-ho ».

Cyril applaudit.

— « Aï-ho, aï-ho, nous partons au boulot ! », reprend-il avec conviction...

— Sept nains passèrent à côté d'elle sans la voir. Ils sortaient d'une chaumière miniature où elle s'empressa de pénétrer. Après s'être restaurée, Blanche-Neige entreprit un grand nettoyage, car tout était très sale. Ensuite, elle fit un petit somme. Lorsque les nains rentrèrent, quelle ne fut pas leur surprise en découvrant la jeune fille ! Les sept bonshommes, émerveillés, tombèrent d'accord : c'était là un cadeau du ciel.

— Moi, je me rappelle tous leurs noms, signale Violette. (Comptant sur ses doigts :) Il y a Prof, qui porte des lunettes, Grincheux, qui est toujours de mauvaise humeur, Atchoum, qui éternue tout le temps, Distrain, qui est une tête de linotte, Dormeur, qui bâille sans arrêt, Simplet évidemment, et... et... J'en ai oublié un, non ?

— Joyeux ? C'est mon préféré ! dit Cyril.

— Un jour, cependant, la reine demanda à nouveau : « Miroir, mon beau miroir, qui est la plus belle ? – Vous êtes belle, majesté, mais Blanche-Neige, qui habite la maison des sept nains, est plus belle que vous. » En entendant ces paroles, la rage de la méchante reine fut telle qu'elle jeta son miroir à terre et voulut le piétiner. Mais, se ravisant, elle fit mander son homme de peine. Et dès que celui-ci fut devant elle, elle s'écria : « À genoux, misérable ! Tu t'es moqué de moi ! Le cœur que j'ai mangé encore tout palpitant n'était pas celui de ma belle-fille. Pour te punir, je te crèverai les yeux de ma propre main ! » Ce qu'elle fit, avec une cruauté consommée. Le pauvre homme eut beau la supplier, invoquer sa clémence et lui promettre réparation, rien n'y fit. Elle l'enchaîna au mur de sa crypte et, armée d'un petit poinçon d'or, pratiqua longuement l'incision, de sorte que le malheureux souffrit mille morts. Puis elle lécha, ainsi qu'une friandise, l'outil couvert de sang, et fit jeter l'aveugle aux chiens et aux vautours.

— Pas de chance, s'apitoie Violette. Déjà qu'il était borgne !

— La reine, dès lors, rumina sa vengeance. Elle prépara un philtre qui la métamorphosa en sorcière. L'effet fut saisissant : ses traits se boursoufflèrent d'effroyable manière, son nez s'allongea et se mit à pendre, sa peau se flétrit, ses yeux prirent un éclat verdâtre et ses dents tombèrent. Elle était si horrible à voir que le miroir, lorsqu'elle s'y refléta, se ternit aussitôt. Ainsi méconnaissable, elle se glissa dans le verger royal pour y cueillir des pommes et enduisit la plus mûre d'entre elles d'un poison mortel. Puis elle prit à son tour le chemin de la forêt.

— *Avale, pétasse, ou j'te l'enfourne de force !*

*Lucie agite la tête de gauche à droite, avec obstination. Depuis la fameuse poursuite, elle ne mange plus. « Anorexie », a diagnostiqué le toubib. Et il a ajouté : « Il faut absolument qu'elle se nourrisse, sinon c'est l'hôpital. »*

*Cette perspective est loin d'enchanter Marilou. L'hôpital, ça coûte très cher, surtout lorsqu'on n'a pas la Sécu. Et c'est plein d'assistantes sociales qui posent des questions, fouillent la vie privée des malades et remuent la merde. De belles embrouilles en perspective !*

*Alors, elle a pris son courage à deux mains et a préparé du ragoût.*

— *Si t'avales pas, je te préviens, je cogne !*

*Non, non fait la tête de Lucie. Même avec la meilleure volonté du monde, aucun aliment ne passe la barrière de sa gorge. Ça reste bloqué. De plus, ses papilles se révoltent contre les intrusions, car tout a un goût de crotte. Si, par extraordinaire, une bouchée rentrait, elle serait illico expulsée par les haut-le-cœur.*

— *Tu vas voir, quand ton père reviendra ! éructe Marilou, à bout d'arguments. Je le lui dirai ! Il saura bien, lui, t'obliger !*

*En psy, cela s'appelle un réflexe pavlovien. Lucie ouvre la bouche.*

*Une cuillère y pénètre, emplit de viande, patates, haricots et carottes. Comme la bouche tarde à se refermer, le bouillon coule le long du menton, jusque sur la nappe.*

— *Tu le fais exprès ? glapit la belle-mère.*

*Les automatismes de la nutrition reprenant le dessus, Lucie mâche quand même, parvient à déglutir. Une seconde cuillerée remplace la première, puis une autre.*

*Marilou se radoucit : « Tu vois quand tu veux ! C'est pas si difficile ! »*

*Une fois l'assiette terminée :*

— *Qu'est-ce qu'on dit ? fait Marilou, soulagée.*

*Pas de réponse. L'anorexie se double d'un autisme inquiétant. Depuis qu'« il » l'a ramenée, la semaine précédente, Lucie n'a pas proféré un seul mot.*

— *Tu m'entends ? Qu'est-ce qu'on dit ?*

*Marilou est adepte de la manière forte. Elle approche son visage à deux doigts de la jeune fille et, lui soufflant dans le nez son haleine avinée, aboie :*

— *Merci, Marilou !*

*C'est effrayant, ce faciès d'ivrogne en gros plan. Le blanc de l'œil, safran, est parcouru de veinules éclatées et baigné d'une humeur nacrée, proche de la bave des escargots. La peau fourmille de vilains trous : les pores, dilatés par l'abus d'alcool. À cela s'ajoute une couperose naissante, ainsi que des réseaux de rides entrecroisées, grillageant le front et le tour des lèvres.*

*Ce masque grossier est si près, maintenant, si près, que Lucie le voit trouble. Il emplit tout son champ de vision. L'espace d'un instant, il lui semble que l'univers s'est réduit à ce seul horizon : une planète gigantesque exhibant, comme la lune des livres d'enfants, une trombine de cauchemar.*

*L'effroi a raison de son blocage.*

— *Merci, Marilou, bredouille-t-elle.*

*Puis elle se tord en deux, culbute de sa chaise et, secouée par d'incoercibles spasmes, vomit son déjeuner.*

— *Merci Marilou, merci Marilou ! hoquette-t-elle, baignant dans son dégueulis.*

*On dirait un disque rayé.*

— « Je vends des pommes, voulez-vous m'en acheter ? » dit la sorcière à Blanche-Neige. Celle-ci, sans méfiance, prit le fruit que lui tendait la marchande, le croqua, et tomba aussitôt raide morte. On imagine le désespoir des nains, à leur retour ! En pleurs, ils allongèrent la princesse dans un cercueil de verre et creusèrent une tombe. Mais le cadavre restait si frais, même au bout de plusieurs jours, qu'ils renoncèrent à l'ensevelir. Elle demeura donc au milieu de la clairière, telle une belle endormie. Les bêtes des bois prirent l'habitude de brouter près de sa dépouille, les oiseaux d'y venir chanter. Et tous de s'extasier devant ce grand prodige : une morte aux joues roses et au teint de lys.

» Une année passa de la sorte.

*Empoisonner le ragoût, ce n'est pas très difficile ! Suffit d'y mettre de la mort-aux-rats, ou du récure-W.-C. Peut-être Marilou a-t-elle été tentée, peut-être l'a-t-elle fait... Comment savoir ?*

*De toute façon, Lucie s'en fiche : son estomac ne garde rien. Ni boisson, ni nourriture. Même pas un peu d'eau.*

*Au bout de quelques vaines tentatives, Marilou renonce à la faire manger. Elle n'a ni la vocation ni la patience d'une nounou. Après tout, si cette gamine veut crever, libre à elle. On ne garde pas les gens en vie contre leur gré !*

*Commence alors, pour la jeune fille, une longue période de léthargie. Elle ne quitte plus son lit, et dépérit.*

*Spirale descendante.*

*Blanc.*

*Après un temps impossible à déterminer, elle se réveille à l'hôpital, sous perfusion. Ce sont les flics qui l'y ont amenée. Le médecin, inquiet de n'être plus sollicité, a pris sur lui d'avertir les autorités. On l'a sauvée en toute dernière extrémité. Elle était plus légère et plus sèche qu'une momie.*

*Ce n'est qu'une fois guérie qu'on l'a mise à l'orphelinat.*

— Un jour, un Prince Charmant venu du royaume voisin s'égara par hasard dans la clairière. Quel ne fut pas son étonnement d'y trouver, sur un lit fleurs et à l'abri d'un dôme transparent, la plus jolie jeune fille qui soit. Il la contempla durant de longues heures, puis, n'y tenant plus, souleva le couvercle et l'embrassa. Aussitôt, Blanche-Neige ouvrit les yeux et sourit. Car elle n'était pas réellement morte, mais seulement victime d'un sortilège. Seul un baiser d'amour pouvait lui rendre vie.

» À leur retour, les nains trouvèrent le couple tendrement enlacé, et lui firent fête. Puis le prince emporta la princesse sur son beau cheval blanc, jusqu'au pays de son père où il l'épousa. Quant à la reine, elle fut bien punie de sa méchanceté. Le roi, son époux, ayant eu vent de ses manigances, la condamna pour sorcellerie. Elle subit la Question, et le bourreau la tourmenta tant et si bien qu'elle trépassa. On put longtemps voir, dans l'une des salles du château, les chaînes qui l'avaient attachée, les pincettes et les tenailles qui l'avaient dépecée, ainsi que les brodequins d'acier qui, chauffés au rouge, avaient brûlé ses pieds jusqu'à l'os. Quelques lambeaux de chair calcinée y demeurant accrochés, on les conserva ainsi que des reliques. Un édit royal obligea la population à rendre, une fois l'an, visite à ces instruments de justice, et cette coutume s'avéra salutaire. Brigands, voleurs et mauvais drôles quittèrent la région, et le pays vécut dans la prospérité.

La méduse se fige. Le semblant de vie qui s'est manifesté tout à l'heure n'a pas duré. Toujours tournée vers la fenêtre, Lucie est redevenue muette et immobile.

Le soleil est à son zénith. Dehors, la clairière scintille. L'extérieur est mille fois plus tentant que l'air confiné de la cabane, en compagnie de cette inquiétante statue.

— J'ai faim, on va cueillir des mûres ? propose Cyril.

Laissant la baby-sitter à sa catatonie, les jumeaux s'égaillent dans les fourrés. Devant les petites grappes mauves qu'ils arrachent, de haute lutte, aux ronciers, leur appétit revient en force. Ils s'empiffrent, noirs jusqu'aux oreilles, bras et jambes griffés, gloutons, hilares.

— J'ai une idée, s'écrie soudain Cyril, si on préparait de la confiture ? Ça serait une super-surprise pour le retour de Maman !

Maman... À ce seul nom, les miasmes s'évaporent, les fascinations morbides se dissolvent, tout redevient pur et clair. Maman...

— J'ai envie qu'elle revienne..., soupire Violette.

— Justement, si on lui fabrique une surprise, ce sera un peu comme si elle était là !

Violette fronçe son nez maculé :

— Tu connais la recette ?

— Bien sûr, c'est simple comme bonjour ! Mémé m'a montré : il faut mettre plein de sucre, et touiller pendant que ça bout.

— Alors, d'accord.

En moins de deux, ils dégotent un vieux panier traînant dans la cabane, et la cueillette commence.

Elle va durer des heures. La récolte est si abondante qu'une fois le panier plein, le rapporter à la maison n'est pas une mince affaire. En se relayant, cependant, ils y parviennent. On est obstiné, à cet âge !

\*

Dans la chair de Lucie, les liens se sont incrustés. Très, très profondément. Il y a maintenant vingt-quatre heures qu'elle est attachée. Mais les morsures de la corde ne semblent pas l'affecter. Les sent-elle, seulement ?

Sans doute pas plus qu'elle ne voit ni n'entend.

Engloutie dans les sables mouvants de sa mémoire, elle sombre. Bientôt, la chape fangeuse se refermera sur elle, et elle sera enterrée vive.

La marmite est pleine à ras bord d'un brouet parfumé qui cuit à gros bouillons. Perché sur un tabouret et armé d'une cuillère en bois, Cyril agite consciencieusement les bulles caramélisées crevant à la surface. Il a remonté ses manches et transpire, car les vapeurs brûlantes l'agressent de plein fouet. Violette a rassemblé tout ce qu'elle a pu trouver comme pots de yaourt, bocaux à cornichons et à moutarde (et même une série de coupes de cristal, que Maman réserve aux invités) ; ces trophées s'alignent sur la table, à côté du paquet de sucre éventré, baignant dans une mare de jus poisseux.

— On va bientôt pouvoir verser, annonce Cyril, jaugeant sa préparation.

Il imagine déjà l'étonnement de ses parents ; Maman, toute contente, félicitant son petit homme : *C'est à toi, mon chéri, qu'on doit ce délice ? Jamais nous ne t'aurions cru capable de ça !* Et lui, pétant de fierté, de répondre, l'air faussement modeste : *Ma sœur m'a quand même un petit peu aidé !*

Jamais, de toute sa vie, il n'a eu autant envie de faire plaisir à Maman. Jamais il n'a senti, comme aujourd'hui, combien il avait besoin d'elle. Oh ! Se blottir dans ses bras protecteurs, oublier Lucie, ses contes terrifiants, les cataclysmes de l'âme qui déforment les visages, modifient les comportements, et changent les gens en assassins ou en statues, sans que rien ne l'ait laissé prévoir !

Pourquoi, Maman ? POURQUOI ?

Maman, Maman, notre baby-sitter est folle. Elle veut nous tuer. Nous l'avons attachée au fond de la forêt. Est-ce une bêtise, Maman ? Les petits enfants ont-ils le droit de ligoter les grandes personnes, par légitime défense ?

Maman, à ton retour, vas-tu nous punir ou nous consoler ?

Tu nous consoleras, grâce à la confiture. Les bonnes surprises, c'est toujours destiné à se faire pardonner.

Cyril esquisse un sourire futé.

— Tu soulèves la casserole avec moi, Violette ?

Pas de réponse. Il se retourne ; sa jumelle a disparu.

— Violette ! Violette !

Où a-t-elle bien pu passer, cette chieuse ? Jamais là quand on a besoin d'elle !

En pestant, le gamin descend de son perchoir et sort de la cuisine.

— Violette ! Violeeeette !

— Oui ? Qu'est-ce qu'il y a ?

La réponse monte de la cave, où la fillette vient de repérer une caisse de verres consignés qu'elle s'apprête à récupérer.

— Viens, faut que tu me donnes un coup de main !

— Attends ! Pas tout de suite !

Cyril retourne à son fourneau. Une vague odeur de brûlé a remplacé le parfum de tout à l'heure. Aïe aïe aïe, la préparation attache ! Il faut d'urgence la retirer de la plaque électrique !

Il repart dare-dare vers la porte de la cave :

— Grouille-toi, c'est en train de cramer !

Mais Violette a entrepris de traîner sa trouvaille jusqu'à l'escalier, et rien au monde ne lui ferait lâcher prise.

— J'peux pas, ch'uis occupée ! se contente-t-elle de répondre, avec une mauvaise foi flagrante.

— Je le dirai à Papa et Maman, que tu m'as laissé tomber comme une vieille chaussette ! menace Cyril.

Du coup, la fillette prend la mouche :

— Alors, ne compte pas sur moi, ni maintenant, ni plus tard : j'aime pas les cafteurs !

Bon. Cyril n'a pas le choix, il faut qu'il se débrouille tout seul. Ayant entortillé une paire de torchons autour des poignées de la marmite, il regrippe sur son tabouret, et tente de soulever le lourd récipient.

C'est plus facile à dire qu'à faire. Le garçonnet tire, pousse, sans résultat. Or, il déteste qu'on lui résiste, question de fierté. Entre cette foutue casserole et lui, c'est un bras de fer qui s'engage. Et il doit le gagner : ça ferait trop plaisir à Violette qu'il la sollicite à nouveau. Il va lui clore le bec une fois pour toutes, à cette punaise !

Quand la moutarde vous monte au nez, on se découvre des énergies insoupçonnées.

— Un, deux, trois... han !

Sous la violence de l'effort, la marmite se décolle du réchaud, mais le tabouret bascule et Cyril perd l'équilibre.

Ameutée par les hurlements de son frère, Violette délaisse son carton et remonte quatre à quatre.

— Qu'est-ce que t'as ? Pourquoi tu gueules comme ça ?

Sur le pas de la porte, elle s'arrête, médusée. À terre, dans une flaque de confiture bouillante, son frère se tord en poussant des sons inarticulés. Son frère... ou du moins ce qu'il en reste...

C'est le visage qui a tout pris. Cyril a plongé la tête la première dans la décoction. Une lave en fusion ne l'eût pas brûlé davantage. Le cataplasme sucré, horriblement collant, s'est incrusté dans la chair de ses joues, de son front, de son nez, et l'a fait fondre comme une cire. Dans l'amalgame calciné et informe qui, maintenant, lui tient lieu de face, s'ouvrent des brèches d'un rose ardent ; crevasses et cavités ont remplacé les traits. Quant aux yeux, aux jolis yeux d'azur ourlés de longs cils blonds, si semblables à ceux de Violette, il n'en reste pas trace. Sous l'effet de la chaleur, ils ont éclaté.

Seul élément intact au milieu du chaos bouillonnant, une bouche sans lèvres mais ourlée de dents blanches, bée, projetant son cri tragique. La langue qui s'y dresse, toute raide, incongrue et hideuse, évoque un rescapé s'extirpant des décombres, après un cataclysme.

\*

*Où qu'elle se cache, même à l'autre bout du monde, Lucie sait qu'« il » la retrouvera. Il l'a prévenue, dans la voiture, en rentrant de chez les Espagnols. Pas la peine de se leurrer, quoi qu'elle fasse, elle ne peut lui échapper. La preuve !*

— À moins que tu ne me tues ! a-t-il ajouté avec un rire odieux.

*Elle ne l'a pas tué. Oh, ce n'était pas le désir qui manquait ! Si elle avait pu, si seulement elle avait pu...*

*Pour ne plus le voir, elle ferme les yeux. La voiture cahote dans les ornières de la petite route qui mène à la maison. Oh ! Ouvrir la portière et sauter ! Disparaître, une bonne fois pour toutes !*

*Elle n'en a pas la force.*

*D'ailleurs, où qu'elle aille, quoi qu'elle fasse, « il » la retrouvera. Il l'a juré. Dût-il la poursuivre en enfer !*

Les yeux de Lucie fixent, à s'en briser les rétines, le rectangle clair de la vitre. C'est par là qu'« il » va apparaître, elle le sait, elle le sent. D'une seconde à l'autre. À moins qu'il n'attende la nuit, comme à son habitude.

Sa face adipeuse va s'encadrer dans la fenêtre. Il arborera son ignoble rictus et se réjouira de la trouver là, à sa merci, livrée, pieds et poings liés, à l'outrage. Alors il entrera, s'avancera vers elle précédé par son souffle, et n'aura qu'à la prendre.

Déjà, elle croit sentir, sur sa peau, le contact abject de « ses » mains. Et ce souffle, oh ce souffle !... Projeté vers elle, dans sa figure, dans son cou, brûlant, puant, salace ; un souffle de bouc en rut.

Des images, plus obscènes les unes que les autres, l'assaillent. Elle les repousse avec horreur, mais ne peut en venir à bout. Possédée, obsédée, écumante, elle s'affole ; retrouve, sous leur emprise, l'usage de ses membres. La voilà qui suffoque, se débat, en proie à une incontrôlable panique. Il va venir, elle en est sûre. IL VA VENIR ET CE SERA LA FIN !

Il faut qu'elle réagisse, qu'elle se détache, qu'elle fuie, avant « son » arrivée. Combien de temps lui reste-t-il ? Une minute, deux ? Une heure ?

Avec l'énergie du désespoir, Lucie gigote, se démène, se contorsionne. Frotte ses cordes contre tout ce qui se trouve à sa portée : le pied de la table, le sol en terre battue, les murs de rondins mal équarris. Ces nœuds vont bien finir par se défaire, à force. Quelle que soit sa solidité, l'usure aura raison de ce chanvre. Il le faut, nom de Dieu, il le faut, et d'urgence !

Au fur et à mesure que passent les secondes, l'ardeur de la jeune fille redouble. Ses poignets saignent, profondément entamés. Chaque mouvement creuse un peu plus ses chairs tuméfiées. Ses liens maintenant sont noirs de sang coagulé. Mais elle n'en a cure : son angoisse l'anesthésie. Elle ne sent rien, hormis les doigts glacés de la peur qui lui tordent les tripes.

14

— Dis, Cyril, t'as très mal ?

Violette a fini de crier. Son frère aussi. Il ne bouge plus, englué dans la gangue de confiture qui commence à se gélifier. Est-il évanoui ? Mort ? Ou tout simplement fatigué d'avoir émis, durant de longues, très longues minutes, ce hurlement qui n'en finissait pas ?

— T'as mal, dis ? T'as mal ?

La question, prononcée d'une toute petite voix malheureuse, n'obtient pas de réponse.

— Dis, Cyril, dis...

Ça y est, Violette sanglote. Elle s'est assise en tailleur à côté du désastre, et tout tourne à l'intérieur d'elle. Un immense désespoir la submerge, doublé de la conscience aiguë de son impuissance. Il faut faire quelque chose, mais quoi ? Il faut aider Cyril, mais comment ? Le laver, panser ses blessures, l'amener à l'hôpital...

Dans les cas graves, seuls les adultes sont habilités à prendre des décisions. Pas les petites filles.

Les petites filles se ratatinent dans un coin et pleurent.

Cyril... Quelqu'un doit s'occuper de Cyril, le soigner...

— Maman..., gémit Violette.

Elle bondit sur le téléphone, compose le numéro de l'hôtel, demande ses parents. On lui répond qu'ils ne sont pas là. Elle raccroche, sans laisser de message.

Que faire ?... Que faire ?...

La fillette tourne en rond, se mord les poings, n'ose toucher à cet être inerte dont le masque atroce la terrifie.

Que faire ?

Avertir Lucie, évidemment !

\*

La corde finit par céder. Celle des poignets, en tout cas. C'est l'essentiel. Une fois les mains libres, le reste n'est plus qu'un jeu d'enfant.

Vite, vite !

« Il » ne va plus tarder, maintenant : le soir tombe.

Le monstre opère dans la pénombre. Or, la pénombre noie peu à peu la clairière. La pénombre va le ramener.

LA PÉNOMBRE VA LE RESSUSCITER !

Tout en s'activant, Lucie ne quitte pas la fenêtre des yeux. Il va apparaître, sûr, il va apparaître...

Se mettre debout n'est pas chose aisée. Marcher non plus. Les membres de la captive sont engourdis, presque paralysés par la longue immobilité, d'autant que, la pression des liens formant garrot, l'irrigation de ses veines s'en trouve ralentie. Ses jambes, affaiblies, se dérobent sous elle.

La fenêtre... N'est-ce pas « son » ombre à lui qui vient de s'y profiler ?

Une poussée d'adrénaline ranime les forces déclinantes de Lucie. Dopée par sa peur, elle retrouve ses moyens, et file.

Au même instant :

— Lucie ! Lucie !

Lui ! C'est LUI ! Il a pris une voix de petite fille, mais Lucie l'a reconnu, malgré sa ruse.

Elle s'enfonce dans les taillis.

La maisonnette est vide. Par terre, des cordes dénouées avec personne dedans.

— Lucie..., dit Violette, consternée.

Le murmure est tout vibrant de larmes. Son dernier espoir s'effiloche. Si Lucie n'est plus là, qui va s'occuper de Cyril ?

— Lucie ! Reviens, j'ai besoin de toi !

Où peut bien être passée cette fichue baby-sitter ?

La fillette ressort de la cabane aussi vite qu'elle y était entrée, et braille, vers les quatre points cardinaux :

— Lucie ! Luciiiiii ! Je t'en supplie, réponds-moi !

Autour d'elle, le silence. Un silence terrifiant, si profond, si intense que, l'espace d'un instant, la fillette y ENTEND le hurlement de son frère. Mais, à peine suscitée, l'illusion s'estompe. Et à nouveau la chape retombe.

Soudain, Violette tressaille. Cette fois, elle en est sûre, ses oreilles ne l'ont pas trompée. Elle n'a pas inventé ce craquement. C'est celui d'une branche morte sur laquelle quelqu'un vient de marcher.

Elle se précipite en direction du bruit, et n'a que le temps d'apercevoir une silhouette qui s'esquive furtivement.

— Lucie ?

Pas de réaction. Tout s'est refigé.

— Lucie ! Il faut que tu viennes à la maison, Cyril a eu un accident...

Un friselis de feuilles à peine perceptible, les frôlements d'un corps se mouvant avec mille précautions... Pourvue d'une véritable intuition de sauvageonne, Violette les repère immédiatement et, fendant la végétation, s'élanche en direction de la fuyarde.

Il fait nuit, maintenant. Les formes torturées des arbres se détachent sur le ciel nocturne. Quels prédateurs à l'affût abritent les buissons ? Et le sol, quel piège tend-il, quels trous, quels ravins s'ouvrant, imprévisibles, sous les pas qui le foulent ?

Lucie court. Elle sait qu'« il » est là, derrière elle, comme jadis. Elle entend son souffle haletant, et cette voix truquée qu'il prend pour l'appâter, innocente, angoissée, une voix de petite fille appelant au secours. Mais Lucie n'est pas dupe, oh non ! Il en sera pour ses frais ! Sous n'importe quelle apparence, elle le reconnaîtrait. SA HAINE NE PEUT PAS SE MÉPRENDRE.

Violette a cessé de crier. Elle s'économise. L'ouïe en éveil, elle talonne la baby-sitter avec l'obstination du désespoir. Là-bas, sur le carrelage de la cuisine, son jumeau, horriblement mutilé, agonise. Il faut que Lucie le soigne, dût-elle l'y contraindre par la force !

*J'entends son souffle derrière moi. Il s'est tu, mais n'a pas abandonné la poursuite. Il n'abandonnera jamais, JAMAIS !*

*Et s'il me rattrape ?*

*S'il me rattrape, je le tue !*

*Là, une lumière. La grosse masse noire d'une habitation, avec des fenêtres éclairées et la lune par-dessus. Ce n'est pas loin, cent mètres à peine, au bout de ce sentier qui descend. Il faut que j'y parvienne. Il n'osera pas me pourchasser jusque-là. Si j'atteins cette maison, si j'y demande de l'aide, je suis sauvée.*

Lucie galope maintenant en terrain découvert. Elle a des ailes. La maison construite à flanc de rocher, perchée au-dessus du vide, est son but. Le but que, depuis des années — l'âge de quinze ans, exactement —, elle cherche en vain à atteindre. La lueur dans la jungle mentale où « il » la poursuit sans répit.

*Cyril est sauvé, elle va s'en occuper !* pense Violette, un peu rassurée.

Au loin, un hurlement de loup s'élève, puis un second, puis d'autres, et d'autres encore. La meute part en chasse.

*Heureusement qu'on arrive ! Maman défend qu'on sorte la nuit, elle dit qu'on risque de se faire dévorer. Il ne manquerait plus que ça, vraiment !*

Au moment de tambouriner à la porte, Lucie s'aperçoit qu'elle est entrouverte. Dans sa hâte, Violette a omis de la refermer. La baby-sitter n'a qu'à la pousser pour entrer.

Elle se jette à l'intérieur. Sauvée !

Enfin non... pas tout à fait : des pas précipités martelant l'allée du jardin l'avertissent qu'« il » la traque toujours.

Mais il ne l'aura pas ! Claquant la porte au nez de Violette, Lucie se barricade.

— Lucie ! Lucie ! Ouvre-moi ! crie la petite fille.

Un éclat de rire lui répond. Rire de défi, de victoire : le monstre est enfin débouté. Cette fois, Lucie a eu raison de lui. Il pleure dans la nuit, tassé contre le chambranle. Il geint : « J'ai peur des loups ! » Il supplie : « S'il te plaît, Lucie, ne me laisse pas ! » Il sanglote : « Pitié, Lucie, pitié... »

C'est à se tordre : le monstre s'est déguisé en Petit Chaperon rouge.

— Tire la chevillette et la bobinette cherra ! lui lance méchamment la baby-sitter.

À l'orée de la forêt, des points rouges apparaissent. Mille lucioles de mort qui trouent l'obscurité.

Les petits ongles de Violette, grattant la porte, font le même bruit, exactement, que ceux de l'enterré vif sur le bois de son cercueil.

Mais où sont donc les occupants de cette maison ? Personne à droite, personne à gauche...

Impressionnée, Lucie avance sur la pointe des pieds. Voici le salon, la salle à manger...

Rien n'est plus inquiétant qu'une demeure vide, pour l'étranger qui s'y faufile. Carcasse sans âme, désertée à la suite d'on ne sait quel événement, où la vie est restée suspendue malgré tout...

La main de Lucie glisse sur un meuble. Pas trace de poussière. Elle flaire. Des odeurs récentes imprègnent ces

murs ; senteurs de gens, de nourriture, d'animaux... Cet endroit n'est donc pas abandonné. On l'a quitté précipitamment, mais on compte y revenir. D'ailleurs, l'électricité est restée allumée.

Il suffit d'attendre. Lucie s'assied sur le canapé.

Tiens ? Qu'est-ce que c'est ? On dirait un gémissement...

Est-ce « lui » qui se manifeste encore, de l'autre côté de la porte ? Non, la plainte vient d'ailleurs. De la pièce voisine.

— Y a quelqu'un ?

La pièce voisine est la cuisine.

— Qu'est-ce que... ?

C'est de cette bouche que vient la plainte. La bouche béante d'un être calciné, haut comme trois pommes et couvert d'une gelée noirâtre, qui remue faiblement.

Bras ballants, Lucie contemple le hideux spectacle. Au fond de son esprit embrumé, un embryon de réflexion prend naissance. Que s'est-il passé, ici ? Quel drame, quelle épouvantable tragédie ? Et ce gosse défiguré, mourant, quel est-il ?

Elle réfléchit, maintenant, profondément. Tout cela... tout cela lui rappelle quelque chose. L'impression est ténue, vacillante, à peine ébauchée : une bulle d'air remontant du fond d'un étang. Mais tout de même...

Cet enfant, cet enfant... Ne le connaît-elle pas ? Ne l'a-t-elle pas rencontré, un jour, dans une autre existence ? N'a-t-elle pas eu... des contacts avec lui ?...

N'en a-t-elle pas été... responsable ?

Responsable ? !

Un froid glacial étreint la poitrine de la baby-sitter. *Responsable...*

Le choc lui coupe la respiration. Ses yeux s'agrandissent d'horreur. Elle se mord les lèvres, au sang. Puis, tombant à genoux, elle prend la main de l'enfant, la serre entre les siennes, et demande d'une voix altérée :

— Tu veux que je te raconte une histoire, Cyril ?

17

Le nombre de points rouges augmente de minute en minute. Il en vient de partout à la fois. Les loups ont quitté le bois et s'avancent, sur les pentes herbeuses, aussi silencieux que des ombres. Ils cernent la maison. Ils cernent Violette, qui n'ose même plus regarder. Ratatinée sur le seuil dans la position du fœtus, les paupières obstinément closes, elle s'est lassée de supplier en vain. Son seul espoir : se faire le plus petite possible, afin de passer inaperçue.

Mais à quoi bon rêver ? Ces prunelles de braise doivent tout repérer, même les fourmis !

18

— Il était une fois un homme très riche et très laid, surnommé Barbe-Bleue. Cet homme avait déjà contracté sept mariages, mais, ses épouses ayant mystérieusement disparu, il convola une huitième fois. Le soir de ses noces, il dit à sa jeune femme qui s'appelait Aurore : « Demain, je dois partir en voyage. Voici les clefs de toutes les portes, armoires et coffres-forts. Seul l'usage de celle-ci, la plus petite du trousseau, qui ouvre mon cagibi personnel, t'est interdit. Si par malheur tu désobéissais, ma vengeance serait terrible ! » Aurore était curieuse. Lorsqu'elle eut tout vu, tout découvert, tout exploré, elle regarda la petite clef défendue et se dit à elle-même : « Pourquoi ne puis-je l'utiliser ? Qu'y a-t-il de si secret dans le cagibi ? Que me cache donc mon époux ? Après tout, si j'entrouvais la porte, à peine, juste une fente, qui le saurait ? Personne, assurément ! »

Lucie s'arrête. Une violente convulsion vient de saisir Cyril. Sa langue pointe à nouveau, dans les rognures de son visage. Son petit corps se tend, tétanisé par un spasme hideux. Du gouffre rose de sa bouche s'échappe un vagissement.

— Allons, allons, du calme, dit la baby-sitter en tapotant sa main. Il faut te taire, si tu veux connaître la suite !

Le vagissement s'éteint dans un soupir. Les muscles raidis s'amollissent. La langue retombe au fond de l'antra buccal, et y demeure inerte. L'enfant a cessé de vivre.

Satisfaite, Lucie reprend le cours de son récit :

— Aurore ouvrit donc la porte du cagibi de Barbe-Bleue. Il y faisait très noir, mais une détestable odeur la saisit à la gorge. Ça puait là-dedans ! Ça sentait la charogne ! Un animal avait dû y crever sans qu'on s'en rendît compte. Aurore alluma une bougie et, dans sa précipitation, lâcha la clef qui tomba à terre. Puis elle leva la flamme vacillante, et manqua de s'évanouir devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Lucie a blêmi d'un seul coup. Elle secoue avec exaltation la petite main du cadavre. Les mots se bousculent sur ses lèvres. Dans son regard absent, ce n'est plus l'enfant cramé qui se reflète, mais une autre scène, tout aussi atroce. Celle qui la hante depuis tant et tant d'années, et dont chaque image, aussi nette qu'au premier jour, est imprimée au fer rouge dans sa mémoire.

— Le cagibi est une salle de bains, toute carrelée de blanc. Et dans cette salle de bains, il y a une baignoire. Rouge, l'eau de la baignoire. Rouge, rouge, couleur de sang. Et dans ce rouge, quelque chose flotte. Quelque chose de pâle et de doux. Un visage. LE VISAGE DE MAMAN.

L'expression de la baby-sitter et saisissante. C'est celle d'une fillette de dix ans confrontée à l'horreur suprême : sa mère assassinée.

*Envie de pipi. Il doit être onze heures, minuit, peut-être plus. Des rumeurs inhabituelles, dans la maison, ont perturbé le sommeil de Lucie. Puis tout est redevenu calme. À part des chuchotis, dans le fond du jardin.*

*Lucie se lève et, sans allumer, se met à la fenêtre. On n'aperçoit pas grand-chose, si ce n'est l'énorme amas de nuages accumulés à l'horizon, qu'un vent d'automne modère et remodèle sans cesse. Sur le fond tourmenté du ciel, l'appentis se détache en ombres chinoises. Et devant, on dirait...*

*La fillette fronçe les sourcils. Difficile de distinguer quoi que ce soit : la lune est constamment cachée. Ses*

brevés apparitions, dans le magma cotonneux du ciel, ne durent qu'une seconde. A la javeur d'une éclaircie, cependant, Lucie repère deux ombres s'activant. L'une d'elles est l'ombre de son père.

*Que tient-il à la main ? Une bêche, dirait-on.*

*Et que fait-il ? Il creuse.*

*Franchement, est-ce une heure pour faire du terrassement ?*

*Avec un haussement d'épaules, la fillette quitte son observatoire. Sa vessie la rappelant à l'ordre, elle se dirige vers la salle de bains. Ses pieds nus ne font aucun bruit sur la moquette du corridor. Elle ouvre la porte, allume. Et hurle.*

*La baignoire est pleine. Rouge, l'eau de la baignoire. Toute rouge. Couleur de sang. Et dans ce sang, quelque chose flotte. Un visage. Très doux, très pâle, aux yeux grands ouverts, figés sur une expression atroce.*

*LE VISAGE DE MAMAN.*

*— Papa ! Papa !*

*En larmes, Lucie jaillit de la salle de bains, se précipite vers la porte du jardin pour avertir son père. Puis s'arrête net. Une fulgurante intuition vient de s'emparer d'elle. Une peur subite, indicible, des deux ombres entrevues tout à l'heure, et de leur inexplicable labeur.*

*Au même moment, les deux ombres pénètrent dans la maison.*

*Mue par un instinct qu'elle ne raisonne pas, Lucie cherche une planque, et n'a que le temps de se dissimuler derrière les rideaux du salon.*

*— On met le cadavre dans la fosse, et le tour est joué, dit le père.*

*— Tu es sûr que la gamine ne risque pas de nous surprendre ? répond l'autre personne, une femme que Lucie ne connaît pas.*

*— Aucun danger : elle dort à poings fermés. J'ai vérifié avant ton arrivée.*

*— Il m'a pourtant semblé entendre...*

*— Ne sois pas si nerveuse, ma chérie. Ce n'est pas le moment de flancher : nous ne sommes pas encore au bout de nos peines.*

*Tandis que le couple s'éloigne, le cerveau de Lucie fonctionne à cent à l'heure. Ces deux-là sont des assassins. Ils viennent, pour une raison inconnue, de buter Maman. S'ils s'aperçoivent que Lucie sait tout, elle y passera aussi, aucun doute là-dessus ! Il faut à tout prix qu'on la croie endormie.*

*Le cœur battant à tout rompre, elle attend qu'« ils » aient disparu, puis s'extirpe de sa cachette.*

*La salle de bains se trouve à l'étage, les chambres également. Avec mille précautions, la fillette se glisse jusqu'à la cage d'escalier, qu'elle emprunte. Les marches grincent, lorsqu'on pose le pied au milieu. Mais le long de la plinthe, le bois est consolidé par la maçonnerie. Tâtant longuement avant de prendre appui, Lucie entame une lente et périlleuse ascension. Le moindre couinement résonne dans sa tête comme un fracas de fin du monde.*

*Là-haut, « ils » parlent tout bas, mais leur discussion semble animée. On dirait presque qu'ils se disputent.*

*Ouf, voici la dernière marche, le couloir et son épais tapis. Plus que quelques mètres avant le salut. Mais il reste une ultime épreuve, et non des moindres : passer DEVANT la salle de bains, où « ils » se trouvent maintenant. La trouille au ventre, n'osant respirer de peur que son souffle les alerte, la fillette prend son courage à deux mains et, rasant le mur, affronte le danger. Un mètre, deux mètres... Son cœur bat dans sa gorge. Encore quelques pas... ouf ! La zone dangereuse est dépassée.*

*Sa chambre, enfin ! Son refuge ! Elle s'y insinue avec l'impression d'émerger après une plongée sous-marine, s'enferme. Puis, sans perdre une seconde, se faufile dans son lit. Il était temps !*

*— Eh bien, vérifie, si ça peut te rassurer ! lance la voix de Papa, très énervée. Mais tâche de ne pas la réveiller !*

*La porte s'entrouvre. Une silhouette se dessine dans l'embrasure mais Lucie ne la voit pas. Elle a fermé les yeux et s'efforce de respirer posément, régulièrement, malgré la houle qui l'opprime. Et même, pour plus de vraisemblance, elle produit un petit ronflement, à chaque expiration.*

*« On » se penche sur elle, « on » guette.*

*Ne pas craquer, surtout ! Ne pas perdre le rythme ! Ne pas laisser les battements désordonnés de son cœur perturber la paisible cadence !*

*Inspiration, expiration, ronflement. Inspiration, expiration, ronflement. Une telle maîtrise de soi tient du prodige.*

*Au bout d'un très, très long instant, « on » se redresse, « on » s'éloigne. « On » sort de la pièce. Alors Lucie s'engouffre sous les couvertures et, les deux mains sur la bouche pour comprimer ses sanglots, pleure jusqu'à n'en plus pouvoir.*

*Le lendemain, la maison a retrouvé son apparence habituelle. Plus de traces de sang dans la baignoire, plus de trou dans la pelouse. Juste un rosier nouvellement planté, devant l'appentis. Sans l'absence suspecte de sa mère, Lucie se demanderait presque si elle n'a pas rêvé !*

*Au petit déjeuner, Papa la prend tendrement sur ses genoux et lui annonce que Maman est partie. Elle a abandonné son mari et sa fille pour suivre un amoureux. Mais une nouvelle maman va venir la remplacer. Elle se nomme Marilou. Il faudra l'aimer comme l'autre, lui obéir et se montrer gentille.*

*Lucie promet.*

*Les ongles de Papa sont en deuil. Quelle couleur a le sang séché ?*

*Sous les mains de Papa qui caressent ses cheveux, Lucie frémit de dégoût.*

L'audace des loups augmente de minute en minute. Ils ne sont plus qu'à quelques mètres, et ont entamé une ronde infernale autour de Violette : la danse de la faim.

*— Hoooouuu ! Hoooouuu !*

Leurs plaintes emplissent la nuit d'un concert effroyable. L'odeur de la chair fraîche hérisse leur pelage, ils claquent frénétiquement des mâchoires. Sous les blêmes rayons de la lune, leurs crocs jettent des éclairs. Une bave de

convoitise mousse dans leurs gueules ouvertes.

Déjà, l'âcreté de leurs haleines parvient aux narines de l'enfant.

Déjà, elle les entend déglutir.

Déjà...

Les condamnés à mort, même prostrés, ont souvent un sursaut, à l'ultime seconde. L'instinct de conservation, se manifestant en toute dernière extrémité, ranime avec virulence des capacités enfouies. Et réveille des souvenirs...

Celui-là a jailli comme un flash : la porte de la cuisine !

En général, cette porte est fermée. Mais tout à l'heure, en cherchant ses bocaux, Violette l'a ouverte, elle s'en souvient très bien. Le verrou était rouillé, elle a dû s'y reprendre à plusieurs fois et tirer des deux mains.

Sous le nez de ses assaillants, l'enfant décampe.

Sa rapidité décontenance les loups, dont l'approche rituelle se passe dans la lenteur. Le temps qu'ils réagissent, elle a contourné la maison.

\*

— Glacée d'épouvante, Aurore referma la porte sur le macabre spectacle. Sa sœur Anne, venue comme chaque jour lui rendre visite, la trouva prostrée. « Nos frères, en route pour les Croisades, ont promis de faire étape ici, dit-elle à Aurore. S'ils arrivent avant ton époux, ils te défendront. » Commença alors une pénible attente. En haut du donjon, Anne guettait les arrivants. À chaque instant, Aurore lui demandait : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » Et l'autre de répondre : « Je ne vois que la route qui poudroie et l'herbe qui verdoie. »

Violette s'empare de la poignée, la tourne. Il était temps ! La meute a réagi. Les bêtes écumantes arrivent. Des points rouges, à nouveau, tavelent l'horizon.

— « Anne, ma Sœur Anne, ne vois-tu rien ve... »

La porte, en pivotant, interrompt la conteuse.

Celle-ci lève les yeux, voit Violette, sursaute. Une épouvante sans nom déforme son visage.

— Toi ! éructe-t-elle. Toi ! TOI !

Elle bondit sur ses pieds, s'empare d'un couteau de cuisine, enjambe le corps de Cyril pour se jeter sur l'arrivante.

— Va-t'en ! VA-T'EN OU JE TE TUE !

Violette pousse des cris à faire trembler les murs. La voilà prise entre deux feux : la lame ou les loups. De toute façon, elle est perdue. Éventrée ou dévorée.

La lame passe à deux doigts de son visage.

Elle choisit les loups et ressort précipitamment. L'autre, aussitôt, boucle la porte.

Effrayées par la lumière de la cuisine, les bêtes ont reculé. Violette en profite pour foncer vers la seule issue qui lui reste : le vide.

— Il a osé ! bafouille Lucie, toute droite, toute blanche, le couteau à la main. Même ici, il me poursuit. Mais s'il revient... S'il revient... JE LE TUE !

Violette se penche au bord de la falaise. La nuit a envahi le précipice, gigantesque puits d'ombre. Cinquante mètres plus bas, le fleuve miroite sous la lune, mince comme un doigt.

Un monstrueux vertige, qui part du bout des orteils et remonte jusqu'à la gorge, saisit la fillette. Elle vacille. À ses pieds, un aigle passe avec un cri aigu.

À nouveau, la meute s'avance.

— Hooouuuu ! Hooouuuuu !

L'écho de la montagne capte les hurlements, les amplifie, les multiplie à l'infini. Entre les parois rocheuses, c'est la voix de milliers, de milliards de loups qui s'élève ; tous les loups morts ici depuis la nuit des temps semblent se réveiller, et hanter la vallée.

— Hooouuuuu ! Hooouuuuuuu !

L'effroi de Violette est à son comble. La mort la cerne de toute part. Devant, le gouffre qui l'aspire. Derrière, les prédateurs refermant leur étau inexorablement. Et dans la maison, SA maison, son havre, une tueuse prête à la pourfendre.

Que faire ? Où aller ? Vers où, vers qui se tourner ?

Le vide l'attire, l'attire...

Les loups approchent, approchent...

— MAMAN !

L'appel est sorti tout seul. Un pleur de nouveau-né, de bambin terrifié, de condamné à mort. Le mot éternel de ceux dont la peur, la souffrance ou l'angoisse, atteint le sommet de l'intolérable.

Et à cet appel, quelqu'un répond.

Quelqu'un qui aime Violette. Le seul être au monde qui ne lui veuille pas de mal :

— Miaou...

Anatole est perché sur la rambarde qui surplombe le ravin, du côté nord de la maison. Il semble inviter la fillette à le rejoindre.

Le balcon ! Évidemment !

Le balcon ! L'abri suprême d'où ni les loups ni la baby-sitter ne pourront la déloger !

Mais comment y parvenir ?

En grimpant le long de la façade, qui prolonge la paroi escarpée à cinquante mètres au-dessus du vide.

La bâtisse est construite en pierres du pays, tronçons schisteux et plats superposés en strates irrégulières. Dans les encoches, le bout d'un petit pied peut s'insinuer. Rassemblant tout son courage, Violette entame l'escalade.

La baby-sitter a repris sa pose, accroupie près du corps de l'enfant sans visage. Des mouches, attirées par la confiture, tournoient maintenant dans la pièce, accompagnant le conte de leurs bourdonnements.

Elle n'a pas terminé *Barbe-Bleue*, mais qu'importe : son petit compagnon ne le lui reprochera pas. Les cadavres sont dociles et attentifs. Les cadavres ne vous coupent pas la parole. Les cadavres sont de merveilleux auditeurs. Lucie aime raconter des histoires aux cadavres.

Dans la sienne, la menotte de Cyril refroidit doucement.

— Le roi s'était remarié avec une méchante femme du nom de Marilou qui maltraitait la pauvre princesse. Elle l'avait reléguée aux cuisines, vêtue d'une peau d'âne crasseuse. Un jour, le roi décida d'épouser sa fille et entra dans sa chambre pendant qu'elle se déshabillait. Lucie eut très peur, car elle crut qu'il voulait l'assassiner, elle aussi. Mais, quand elle sentit sa main aux ongles sales, l'ignoble main qui avait égorgé Maman, se poser sur ses seins, elle comprit. Elle repoussa son agresseur de toutes ses forces et se sauva dans la forêt...

Un tic déforme son visage, puis un second. Elle serre la main de Cyril à la broyer. Son débit se précipite. Avec un haut-le-corps, elle poursuit sur ton qui monte, monte, jusqu'à devenir suraigu :

— Il se mit à courir après elle. Elle entra dans la forêt, croyant lui échapper. La forêt était sombre et menaçante, mais Lucie préférait encore affronter les bêtes féroces et l'obscurité que lui, ce monstre, ce criminel aux ongles sales, son père, Papa. Papa et son désir abject.

Les mots sont de plus en plus hachés. Les ongles de Lucie entament la peau de Cyril. Elle lui agite spasmodiquement le bras.

— Lorsqu'elle parvint à une cabane forestière, elle se crut sauvée. Il n'oserait pas la poursuivre jusqu'ici : l'inceste est un délit punissable par la loi, ceux qui le perpètrent craignent les témoins. De braves gens la recueillirent, mais, croyant bien faire, ils avertirent son père qui vint aussitôt la rechercher.

Elle pousse un feulement tragique :

— OU QU'ELLE AILLE, QUOI QU'ELLE FASSE, SON PÈRE LA RETROUVERA TOUJOURS !

Durant quelques secondes, de petits sanglots secs la secouent, puis elle reprend son ton de narratrice :

— Alors, la princesse Lucie est tombée malade, on l'a mise à l'hôpital, et elle n'a plus revu Papa et Marilou. Et même, elle est arrivée à les oublier. En fermant le tiroir à double tour.

Elle se redresse et, la bave aux lèvres, hallucinée, glapit :

— À double tour, ha, ha, ha. À double tour. Comme si ça suffisait à l'arrêter ! Il a ouvert le tiroir, il est sorti du tiroir, et il est revenu. Je l'ai vu, il me poursuit à nouveau. Il est là ! Il est là !

D'un doigt accusateur, elle indique la porte.

— Mais il n'entrera pas, il n'entrera plus, je l'en empêcherai ! S'il me rattrape, je le tue !

Lucie a les yeux fous. Les tics nerveux convulsent ses traits de manière ininterrompue. Elle lâche la main de Cyril, se griffe la figure, imprimant sur ses joues cinq striures parallèles où perlent des gouttes vermeilles.

— La princesse Lucie a vécu l'enfer. Cinq ans se sont écoulés entre la mort de sa mère et cette tentative de viol. Durant cinq ans, tu entends, Cyril, CINQ ANS, elle a gardé le secret de la baignoire. Un secret qui la rongait à l'intérieur comme un acide. Cinq ans à côtoyer les assassins, jour après jour, comme si de rien n'était. (S'ils s'étaient doutés qu'elle savait, ils l'auraient supprimée elle aussi !) Cinq ans à filer doux devant Marilou, à les entendre s'ébattre, Papa et elle, derrière la cloison. Avec, au fond du cœur, une rancune atroce. Et toujours, toujours, l'obsédant sans cesse, revenant la hanter chaque nuit, le visage exsangue de Maman dans l'eau rouge du bain.

Elle lève la tête vers le plafond, et hurle à pleins poumons :

— Je te hais, Papa, je te hais, je te hais, JE TE HAIS !!!

La fin de son cri se perd dans ceux des loups, plaintes spectrales montant de la vallée.

21

Ne pas regarder en dessous, surtout. Ne pas céder à la tentation de mesurer le chemin parcouru, sinon c'est la chute assurée.

Agrippée des deux mains aux aspérités du mur, le bout de ses tennnis incrusté dans la caillasse, Violette grimpe.

Cantonée sur le côté ouest, la meute, impuissante, regarde sa proie lui échapper.

— Hooouuuu ! Hooouuuuu !

Dans le dos de l'enfant, au-dessus d'elle, sous elle, un effroyable gouffre. Sous ses doigts et ses pieds, des pierres à demi descellées s'enfonçant à chaque pression. Et non loin, vers la gauche, à quelques mètres à peine, Anatole, qui miaule de toute son âme. L'aléatoire salut.

Le vent nocturne, qui balait la falaise à pic, mugit à fleur de crête et s'engouffre, avec d'étranges sonorités, dans les excavations rocheuses. La jupe de Violette se soulève, et ses boucles blondes, prises par le courant d'air, s'éparpillent en tourbillons mouvants.

Ne pas se laisser distraire, surtout. Surtout ne pas se déconcentrer. Le moindre faux mouvement, la plus petite inattention, et c'est la chute. Des séquences d'alpinisme, vues à la télé, obsèdent l'enfant. Elle s'efforce de copier les gestes des pros de l'escalade, dont les performances défient la gravité. Ses muscles, tendus à craquer, ont de douloureux élancements, surtout ceux des épaules.

— Miaou ! Miaou ! l'encourage Anatole.

Un craquement sec ; les orteils de Violette ont ripé sur une pierre branlante, qui se détache. Le choc est rude. Un flot d'adrénaline explose dans ses entrailles, elle glisse vers le bas, se rattrape de justesse.

La pierre, en dégringolant dans l'abîme, ne fait pas plus de bruit qu'une plume d'oiseau.

Plaquée à la paroi verticale, Violette, un instant paralysée, a recouvré son équilibre et reprend sa progression, malgré l'insidieux tremblement qui s'est emparé d'elle.

— Miaou ! Miaou !

Millimètre par millimètre, elle avance.

Pilou-pilou, pilou-pilou.

Lucie sursaute, tirée de son cauchemar par la douceuse petite sonnerie, et regarde autour d'elle d'un air égaré. L'air, très exactement, du dormeur que le radio-réveil soustrait impromptu à ses limbes.

Pilou-pilou, pilou-pilou.

En automate, elle se dirige vers le salon. Le combiné est posé sur un guéridon, à côté de la baie vitrée. D'une main mal assurée, la baby-sitter décroche.

— Allô ? fait une voix pressante au bout du fil.

C'est Maman. Elle vient de rentrer du restaurant. L'hôtel l'a avertie de l'appel de sa fille. Pressentant un problème, elle a retéléphoné illico.

— Allô, Violette, c'est toi ? Lucie, Cyril... répondez !

L'écouteur à l'oreille, la baby-sitter ne pipe mot. Elle se contente de respirer. Et ce souffle muet, parvenant à Maman à travers les ondes, met un comble à son inquiétude.

— Allô ? Allô ? Qui est à l'appareil ?

L'harassante varappe atteint son terme. Encore un petit effort et Violette abordera. Elle bande ses dernières forces.

— Han !

Sa main a atteint le bord de la rambarde. Elle s'y accroche, avec l'énergie du désespoir.

À présent, Anatole se manifeste sans interruption. Ce sont ses miaulements qui alertent Lucie.

— Allô ! Allô ! panique Maman.

La baby-sitter lève la tête en direction du bruit. La lumière du salon éclaire suffisamment la terrasse pour qu'elle aperçoive...

Un rugissement lui échappe. Elle lâche l'écouteur et se rue sur la porte-fenêtre. La petite tête de Violette vient d'apparaître, blafarde, épuisée, entre les barreaux.

— Allô ! Allô ! Allô !

C'est Papa, à présent, qu'on entend. Le docteur Lalande. Mais le téléphone pend au bout de son fil, abandonné.

— Tu vas mourir ! braille Lucie, se jetant comme une forcenée sur la rescapée.

À coups de poings, elle attaque les phalanges soudées au fer forgé, les broie. Les cris de Violette vrillent l'espace.

La main boursoufflée lâche prise, se rattrape quelques centimètres plus bas. Le corps, déséquilibré, oscille dangereusement dans le vide. Afin de parachever son œuvre, la tueuse se met à quatre pattes. Par l'espace du barreau manquant, elle passe le buste en porte-à-faux et heurte violemment la gamine.

— Non, Lucie, non... Je t'en supplie..., sanglote celle-ci.

Ses petits doigts tuméfiés aux jointures livides, désespérément crispés sur les barreaux, commencent à lâcher prise.

— Je t'aurai, salaud, ordure, monstre ! Cette fois, tu ne m'échapperas pas ! Tu as tué ma mère, tu m'as persécutée, tu vas crever, entends-tu ! CREVER ! éructe la démente.

Avec une cruauté consommée, une cruauté de martyr retrouvant son bourreau après des années à mûrir sa vengeance, Lucie tourmente l'enfant. Son père, son abominable père, est à sa merci. Il va payer l'addition, enfin ! Enfin il va souffrir !

— Gueule, pourriture ! Gueule ! Tu me fais plaisir !

Elle pousse sa victime, comme on pousse une escarpolette. Violette se balance de plus en plus fort. Par à-coups, ses petites mains s'ouvrent. Quand soudain...

Ça s'est passé très vite. Anatole a bondi sur le dos de Lucie, toutes griffes dehors. Surprise par l'imprévisible agression, la baby-sitter a perdu l'équilibre.

Un corps qui fait le grand plongeon. Un hurlement, sollicitant tous les échos de la montagne. Et la nuit qui l'absorbe...

Le gouffre crie. Le gouffre hurle. Le gouffre, bouche obscure, n'est plus qu'une immense clameur d'épouvante qui éclate, se prolonge, puis s'amenuise peu à peu.

Un pantin désossé rebondit sur les parois rocheuses, s'y disloque, disparaît enfin, point minuscule avalé par les ténèbres d'en bas.

Saisis, les loups se sont tus. Un silence de mort succède au drame.

Bip, bip, bip fait le téléphone dans le silence.

Mue par une dernière étincelle d'énergie, Violette opère un rétablissement, passe par le trou et s'écroule, inanimée, sur le sol du balcon.

— *Une poule sur un mur*

*Qui picore du pain dur...*

Les premières lueurs de l'aube blanchissent le ciel. Assise en tailleur, face à la montagne où les feux de l'aurore, bientôt, resplendiront, Violette caresse son chat. Anatole ronronne sous les doigts qui grattouillent sa fourrure. Des doigts bleus, enflés, aux phalanges à vif.

Du fond de la vallée monte un vrombissement, qui s'amplifie de seconde en seconde. Le son caractéristique d'un moteur de 4 x 4

— ... *picoti, picota,*

*Lève la queue et puis s'en va.*

Dans la cuisine, le bourdonnement des mouches est devenu assourdissant.

**Gudule** a publié plus de deux cents romans, pour la jeunesse et pour les adultes, où elle en a tué, des gens ! Des vilains pas beaux, des pères Noël, et beaucoup de petites filles ! « C'est de ma propre enfance que je me débarrasse », dit-elle. Voici enfin réédités et révisés ses formidables récits de terreur, dont deux des best-sellers de l'auteure : *La Baby-Sitter* et *La Petite Fille aux araignées*.

Du même auteur :

(Bibliographie sélective)

Sous le nom d'Anne Duguël :

*Mon âme est une porcherie*

(Sortilège, collection « Les anges du bizarre »)

*La petite fille aux araignées*

(Denoël, collection « Présence du fantastique »)

Petite chanson dans la pénombre

(Florent Massot)

*Petit théâtre de brouillard*

(Flammarion, collection « Imagine »)

Sous le nom de Gudule :

La Ménopause des fées :

1. *La Ménopause des fées* (Bragelonne)
2. *Crimes et Chatouillements* (Bragelonne)
3. *La Nuit des Porcs Vivants* (Bragelonne)

*Géronima Hopkins attend le père Noël* (Albin Michel)

*Nous ne méritons pas les chiens* (Hors-commerce)

Pour la jeunesse :

*J'irai dormir au fond du puits*

(Grasset, collection « Lampe de poche »)

*La Bibliothécaire*

(Hachette, Livre de poche jeunesse)

*J'ai 14 ans et je suis détestable*

(Flammarion, collection « Tribal »)

*L'école qui n'existait pas*

(Nathan, collection « Pleine lune »)

*L'amour en chaussettes*

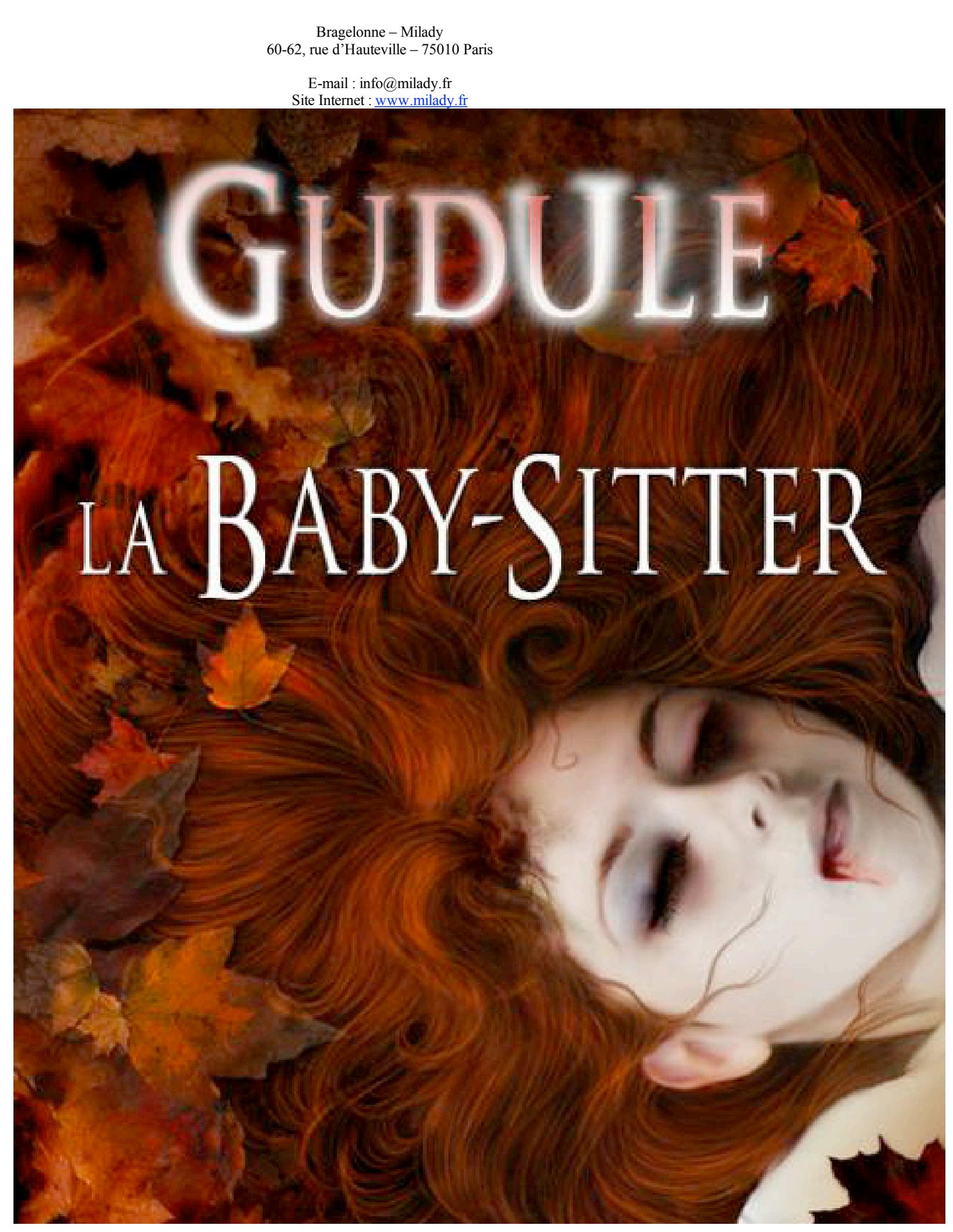
(Thierry Magnier)

[www.gudule.net](http://www.gudule.net)

Collection *L'Ombre de Bragelonne* dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Bragelonne – Milady  
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : [info@milady.fr](mailto:info@milady.fr)  
Site Internet : [www.milady.fr](http://www.milady.fr)



# GUDULE

## LA BABY-SITTER



## Table of Contents

[Couverture](#)  
[Titre](#)  
[Sommaire](#)  
[Prologue](#)  
[Chapitre Premier](#)  
[Chapitre 2](#)  
[Chapitre 3](#)  
[Chapitre 4](#)  
[Chapitre 5](#)  
[Chapitre 6](#)  
[Chapitre 7](#)  
[Chapitre 8](#)  
[Chapitre 9](#)  
[Chapitre 10](#)  
[Chapitre 11](#)  
[Chapitre 12](#)  
[Chapitre 13](#)  
[Chapitre 14](#)  
[Chapitre 15](#)  
[Chapitre 16](#)  
[Chapitre 17](#)  
[Chapitre 18](#)  
[Chapitre 19](#)  
[Chapitre 20](#)  
[Chapitre 21](#)  
[Chapitre 22](#)  
[Biographie](#)  
[Du même auteur](#)  
[Page de copyright](#)